

Section II

Histoire

Chapitre I

La Vallée de l'Outaouais avant la Conquête

LES PREMIERS HABITANTS DE LA VALLÉE DE L'OUTAOUAIS

I.—Les Indiens de l'Est du Canada.

Quand les Français s'établirent au Canada avec Champlain, il y avait deux grandes nations indiennes qui habitaient l'Est de notre pays: les Algonquins et les Hurons-Iroquois.

a) **Les Algonquins:** c'était la nation la plus nombreuse. Ils couvraient de leurs nombreuses tribus l'Acadie, la vallée du St-Laurent et celle de l'Outaouais, le nord et l'ouest des lacs Huron, Supérieur et Michigan.

b) **Les Hurons-Iroquois:** ces Indiens que nous connaissons pour les terribles guerres qu'ils se sont faites étaient de la même famille sauvage. Ils habitaient l'espace compris entre le lac Huron et la rivière Richelieu, sans dépasser au nord la rivière des Outaouais.

II—Les Indiens du Nord de l'Outaouais.

Les Indiens de notre région étaient donc tous des Algonquins. On distinguait:

a) **La Grande Nation** des Algonquins ou KICHESIPIRINIS ou Sauvages de l'Île. Ils vivaient sur l'Île des Allumettes et ont joué un rôle important dans l'histoire de la vallée de l'Outaouais.

b) **La Petite Nation** des Algonquins ou OUESKARINIS. Ils habitaient le bas des rivières Gatineau, Lièvre et Petite Nation.

c) **Les Têtes de Boule**: tribu de chasseurs parcourant le nord des rivières Outaouais, Gatineau, Lièvre et St-Maurice.

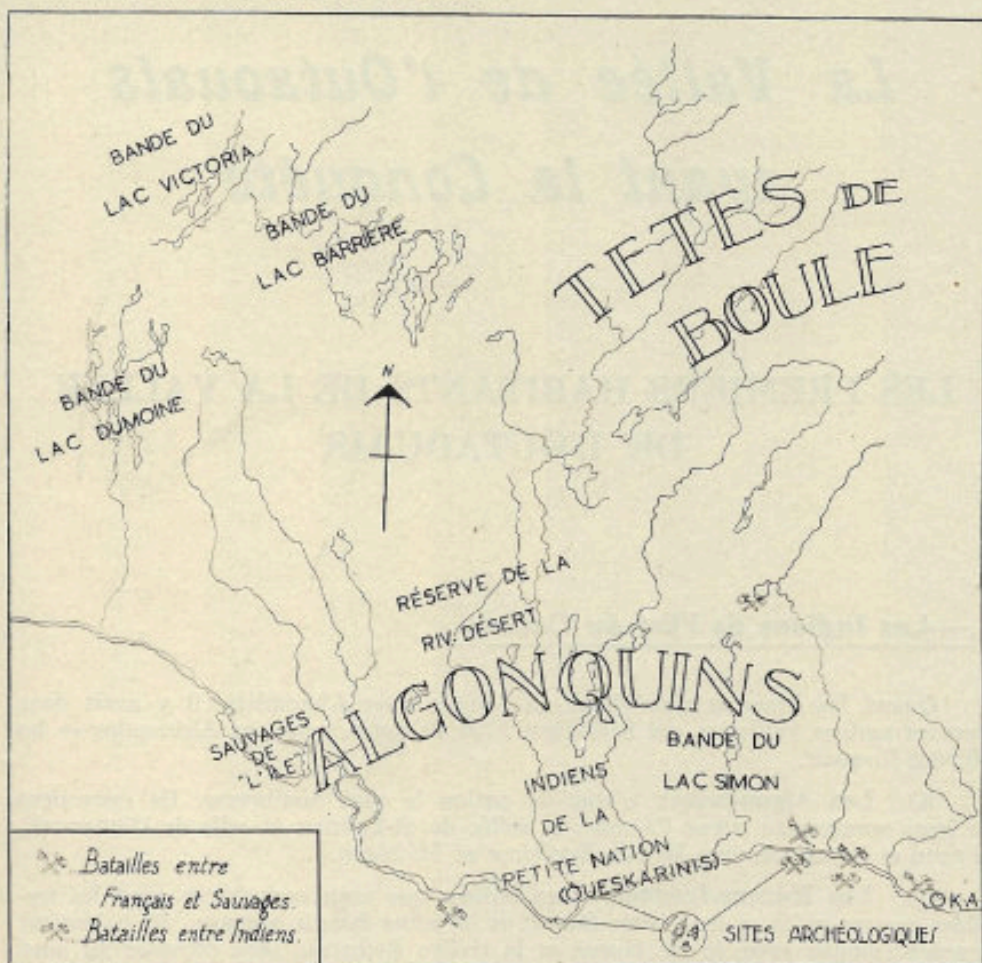


Fig. 104. — Carte montrant les tribus indiennes qui ont habité notre région ou qu'on trouve encore en bandes clairsemées.

REMARQUE IMPORTANTE. Les Outaouais ou "Cheveux relevés" n'ont jamais vécu sur les bords de l'Outaouais. Cette rivière a pris leur nom du fait qu'après le massacre des Hurons et la dispersion des Algonquins, vers 1650, ils furent les seuls à se servir de la rivière comme chemin de commerce et de traite. Les Outaouais vécurent d'abord sur l'île Manitoulin, puis près du lac Michigan.

La rivière Outaouais a porté plusieurs noms. Elle fut d'abord appelée la Grande Rivière puis la rivière des Prairies, du nom d'un jeune marchand de St-Malo qui se perdit dans les îles de son embouchure ⁽¹⁾. Champlain l'appelait la rivière des Algonquins et parfois on la distinguait sous le nom de rivière des Français: ce dernier nom dut lui être donné par les Sauvages. Au XIXe siècle, les commerçants de bois l'appelaient la Rivière du Nord, par opposition à la partie du St-Laurent en amont du lac St-Louis, qu'ils appelaient la Rivière du Sud.

Il ne semble pas que les Indiens aient laissé des traces nombreuses de leur vie dans notre région. Ici et là cependant, le hasard a fait découvrir des ustensiles, des armes et des poteries: près du lac des Chênes, à la baie de Val-Tétreau, près du Collège St-Alexandre et à la Pointe aux Chênes. La petite île du lac des Chênes où se trouve un phare a été sans doute un ossuaire ou cimetière commun des Indiens, car on y a découvert des crânes et des squelettes. Au demeurant, il n'y a pas encore eu de recherches archéologiques faites dans notre région d'une manière méthodique et avec une certaine envergure.

III—Les guerres des Indiens sur l'Outaouais.

Sur les bords de l'Outaouais, les guerres indiennes furent livrées entre les Iroquois d'une part et les Algonquins, les Hurons et les Français d'autre part. Les Iroquois furent attirés vers l'Outaouais à cause des nombreux traitants de pelleteries



Ph. Pacifique Canadien.

Fig. 105. — Le chef indien de la bande du lac Barrière.

(1) Le nom de Rivière des Prairies est resté à la branche de la rivière Outaouais qui se déverse dans le St-Laurent au nord de l'île de Montréal.

indiens et français qui y passaient. ⁽¹⁾ Dans les guerres des Indiens, on distingue les périodes suivantes:

1ère période: de 1637 à 1643.—Les Iroquois viennent avec des groupes de plusieurs centaines de guerriers s'attaquer aux Hurons qui passent constamment sur la rivière. Bien que les Algonquins ne soient pas encore directement attaqués, ils commencent par groupes à fuir ce pays si dangereux.

2ème période: de 1643 à 1650.—Les Iroquois se divisant en petites bandes et en se remplaçant occupent constamment les bords de la rivière, dans des endroits favorables aux embûches, au Long Saut, aux Chaudières. En même temps que leurs grandes armées vont ravager les pays des Hurons, ils exterminent la Petite Nation, forcent les Algonquins de l'Île des Allumettes à chercher refuge près de Trois-Rivières et Québec et répandent la terreur jusque chez les Têtes de Boules dans le Nord.

3ème période: de 1650 à 1684.—Les Outaouais succèdent aux Hurons dans les expéditions de pelleteries. Ils prennent soin d'escorter les convois avec plusieurs centaines de guerriers et forcent leur chemin à travers les barrages des Iroquois. Certaines tribus de l'Ouest, moins fortes, prennent la route des "Hauts" à partir du Témiscamingue et redescendent par le St-Maurice. ⁽²⁾ Au printemps de 1660 a lieu l'héroïque combat du Long Saut où Dollard des Ormeaux périt avec 17 compagnons. Sa défense héroïque eut l'effet d'abattre l'audace des Iroquois et en 1665 l'expédition victorieuse de M. de Tracy dans leur propre pays les força à une paix qui dura 18 ans (1666-1684). Il y eut pendant ces dix-huit années une allée et venue très active des Sauvages de l'Ouest sur l'Outaouais.

4ème période: de 1684 à 1700.—La guerre avec les Iroquois, recommencée sur le St-Laurent en 1684, ne se fait sentir sur l'Outaouais qu'en 1689. Les Iroquois reprennent leurs attaques avec des alternatives de succès et de revers. Durant l'été de 1692 l'armée redoutable du chef Iroquois "La Chaudière Noire" est défaite dans le combat de la Pointe aux Chênes et les Français et leurs alliés font un riche butin. Après un dernier combat en 1693 près de l'Île de Montréal, les Iroquois se retirent définitivement de l'Outaouais et désormais cette route qui n'avait jamais cessé d'être utilisée malgré les dangers qu'elle offrait, devient fréquentée comme après la paix de 1665.

(1) Peut-être l'exemple des Algonquins de l'Île les avait-il incités à cela: au temps de leur puissance, en effet, les Kichéspirinis levaient un véritable droit de péage sur les Hurons passant la Grande Rivière.

(2) Parfois on prenait la route de la vallée de la Lièvre. Cf. dans la deuxième partie Chap. V. Val-des-Bois.

LECTURE No 9.

Le massacre par les Iroquois des Indiens de la Petite Nation vers 1653

Nous reproduisons ici, à titre de légende, les détails suivants qui nous ont été fournis par M. l'abbé Richer, curé de Masson.

“C'était un fait bien connu des sauvages, il y a une trentaine d'années, que la Petite Nation avait été massacrée par les Iroquois sur les bords du petit Nomingue, à un demi-mille, environ, de l'embouchure du ruisseau Sawgie. La côte qui est sablonneuse et assez élevée à cet endroit, s'avance dans le lac, en pointe recourbée vers l'ouest.

Voici en peu de mots, comment les choses se seraient passées.

Un printemps, les chasseurs de la Petite Nation, avec leurs femmes et leurs enfants, revenaient d'une de leurs excursions accoutumées sur les sources de la Rouge et du Saint-Maurice. En tout vingt canots. La chasse avait été abondante; pas le moindre accident à déplorer; et le retour s'opérait dans les meilleures conditions. On supputait à l'avance les bonnes et jolies choses que les traiteurs français devaient échanger contre les magnifiques peaux de castors, de loutres et de visons, etc., et on se promettait de faire grasse et joyeuse “tabagie”, sur les bords du Grand Lac. C'était là le “home” préféré de ces grands enfants de la nature.

Tous fendaient donc gaiement, de leurs avirons, les eaux du petit Nomingue, et déjà le portage qui mène au lac des Iles, était en vue, lorsque une dizaine de grands canots se détachant de la rive sud, s'avancèrent à leur rencontre et comme pour leur barrer le passage. Aux coups de fusils tirés de loin, surtout aux cris poussés par ceux qui les montaient, on reconnut bientôt les Iroquois. Sans se déconcerter, nos chasseurs virèrent de bord, et se dirigèrent vers la pointe nord-ouest, pour y mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfants, en attendant l'issue du combat, bien décidés qu'ils fussent de faire face aux maraudeurs qui venaient les attaquer. Mais, hélas! le piège avait été habilement tendu, c'est à la mort qu'ils couraient ainsi tous ensemble. A peine avaient-ils mis le pied sur le rivage qu'une centaine de guerriers iroquois, sortant d'une espèce de retranchement fait de troncs d'arbres entrecroisés et recouverts de gazon, tombent sur eux, le tomahawk à la main. C'en était fait de la Petite Nation. Deux ou trois seulement purent s'échapper à travers le bois.

ALEXIS DE BARBEZIEUX, O.M.C.

(Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa, vol. Ier, page 32.)

Questionnaire

1.—Que sont les Indiens? Pourquoi furent-ils appelés ainsi par les Européens? Les Français leur donnèrent-ils un autre nom? Était-ce par mépris? Par quoi se distinguent-ils de la race blanche? 2.— Quelles nations indiennes habitaient l'Est de notre pays à l'arrivée des Français? Quelle était la plus nombreuse? Où habitait-elle? Où habitait la nation des Hurons-Iroquois? Pourquoi les appelle-t-on ainsi? Pourquoi leurs frères, les Iroquois, leur firent-ils une guerre sans merci? 3.— A quelle nation appartenait les Indiens de notre région? En combien de tribus les divise-t-on? Où vivait la Grande Nation? Dans quelle partie de notre région vivait la Petite Nation? Quel était le vrai nom de ces Algonquins? Que savez-vous sur les Têtes de Boule? 4.— D'où venaient les Outaouais ou "Cheveux Relevés"? Pourquoi ont-ils donné leur nom à notre grande rivière? Cette rivière a-t-elle porté d'autres noms? 5.— Ces Indiens ont-ils laissé des traces importantes de leur vie dans notre région? A-t-on découvert des choses qui leur ont appartenu? Dans quels endroits les a-t-on trouvées? A-t-on fait des recherches sérieuses?

1.—Des guerres eurent-elles lieu sur les bords de l'Outaouais? Entre qui? Qu'est-ce qui attira les Iroquois dans la région de l'Outaouais? D'où venaient-ils? En combien de périodes se divisent ces guerres? 2.— A qui s'attaquèrent les Iroquois durant la première période? Que firent les Algonquins pendant ce temps-là? 3.— Quelle était la manière de faire la guerre des Iroquois durant la deuxième période? Eurent-ils des succès? Quelles nations exterminèrent-ils? Que durent faire les Algonquins de l'Île des Allumettes? Jusqu'où portèrent-ils la terreur? Que faisaient les Français pendant ce temps-là? 4.— Quelle fut la durée de la 5ème période? Par qui furent remplacés les Hurons? D'où venaient ces tribus? Comment évitaient-ils les attaques des Iroquois? Qu'entendez-vous par la route des "Hauts"? Qu'est-ce qui mit fin à l'audace des Iroquois? Racontez le combat héroïque du Long Sault? Qu'entreprit M. de Tracy en 1665? L'expédition fut-elle heureuse? Qu'amena-t-elle? 5.— Quelle fut la durée de la 4ème période? Où se livrèrent d'abord les combats? En quelle année fut défaite l'armée redoutable de "La Chaudière Noire"? A quel endroit eut lieu le combat? Quel fut le résultat de cette victoire des Français et de leurs alliés indiens? 6.— Racontez brièvement la légende du massacre des Indiens de la Petite Nation? D'où revenaient-ils? Avaient-ils eu du succès? A quelle pensée se livraient-ils? Comment furent-ils attaqués par les Iroquois? Dans quel piège tombèrent-ils en voulant mettre leurs femmes et enfants en sûreté? Ceux qui purent se sauver furent-ils nombreux? Qu'est-ce qu'une légende? Une "tabagie"? Que veut dire maraudeur, retranchement?

LES FRANÇAIS SUR L'OUTAOUAIS AU XVII^{ème} SIÈCLE

Si les rives de l'Outaouais pouvaient redire les noms de tous les Français qu'elles ont vus défilier au cours du XVII^{ème} siècle, ce serait toutes les grandes figures de notre première histoire qui apparaîtraient devant nous: Champlain, les Récollets, les Jésuites, Radisson, Dollard des Ormeaux, Perrot, Nicolet, Jolliet, Marquette, les Sulpiciens, La Salle, De Troyes, d'Iberville, Dulhut, de Vaudreuil.

La plus grande de ces figures dont le souvenir nous est rappelé par le pont Hull-Ottawa et le monument de la pointe Nepean, à Ottawa, est celle de Champlain.



Cl. Le Droit, Ottawa.

Fig. 106. — Un coureur des bois sur l'Outaouais (d'après un bois gravé de Duguay).

En 1603 et en 1612, Champlain avait remonté le St-Laurent jusqu'au Sault St-Louis, c'est-à-dire jusqu'à l'embouchure de la rivière Outaouais; mais c'est en 1613 et en 1615 qu'il pénétra dans la rivière proprement dite: ce sont les deux seuls voyages qu'il fit, ayant du reste été précédé par Etienne Brulé et Nicolas du Vigneau.

Dans le premier voyage, il remonte la rivière jusqu'à l'île des Allumettes. Il note en chemin, suivant son habitude, les particularités du pays: il signale des rivières et des rapides qu'il nous est facile d'identifier aujourd'hui. Quelques-uns du reste ont conservé le nom qu'il leur a donné, tel le saut des Chaudières. A l'ouest de l'île du Calumet, il perd son astrolabe, qu'on a retrouvé en 1867 ⁽¹⁾. Parvenu à

(1) Ce précieux souvenir historique est malheureusement tombé entre les mains d'un acheteur américain.

l'Île des Allumettes, il prend possession du pays en plantant une croix et rebrousse chemin. En 1615, il fait un grand voyage d'exploration au pays des Hurons par la voie de l'Outaouais et du lac Nipissing.

Jean Nicolet, l'un des plus connus et des plus sympathiques coureurs des bois, fit un séjour de deux ans (1616-1618) chez les Algonquins de l'Île des Allumettes.

Nous avons indiqué plus haut les noms des plus illustres personnages qui ont imité Champlain et sont passés par l'Outaouais, en route pour l'Ouest, les Pays d'En-Haut ou même la vallée du Mississipi.

Si tous ces explorateurs, ces missionnaires ou les trafiquants ont choisi la route de l'Outaouais, malgré la difficulté des "portages" et la menace des Iroquois, ils y ont été poussés par plusieurs raisons. C'était la route la plus courte vers les grands lacs et l'ouest; les frêles canots d'écorce ne permettaient pas d'affronter, pour la plus grande partie du voyage, les vagues des Grands Lacs; quant aux Iroquois ils étaient tout de même moins à redouter sur l'Outaouais que sur le haut St-Laurent où ils étaient les maîtres sans conteste.

Les seuls établissements stables des Français sur l'Outaouais au XVII^e siècle, furent quelques forts établis pour la traite des pelleteries. Ceux dont la fondation remonte à cette époque, sont:

1. **Le poste du Lac des Deux Montagnes:** site actuel d'Oka. Ce poste, qui n'était pas fortifié, fut établi vers 1660 par les Sulpiciens pour y évangéliser les Sauvages avec lesquels ils faisaient aussi la traite.

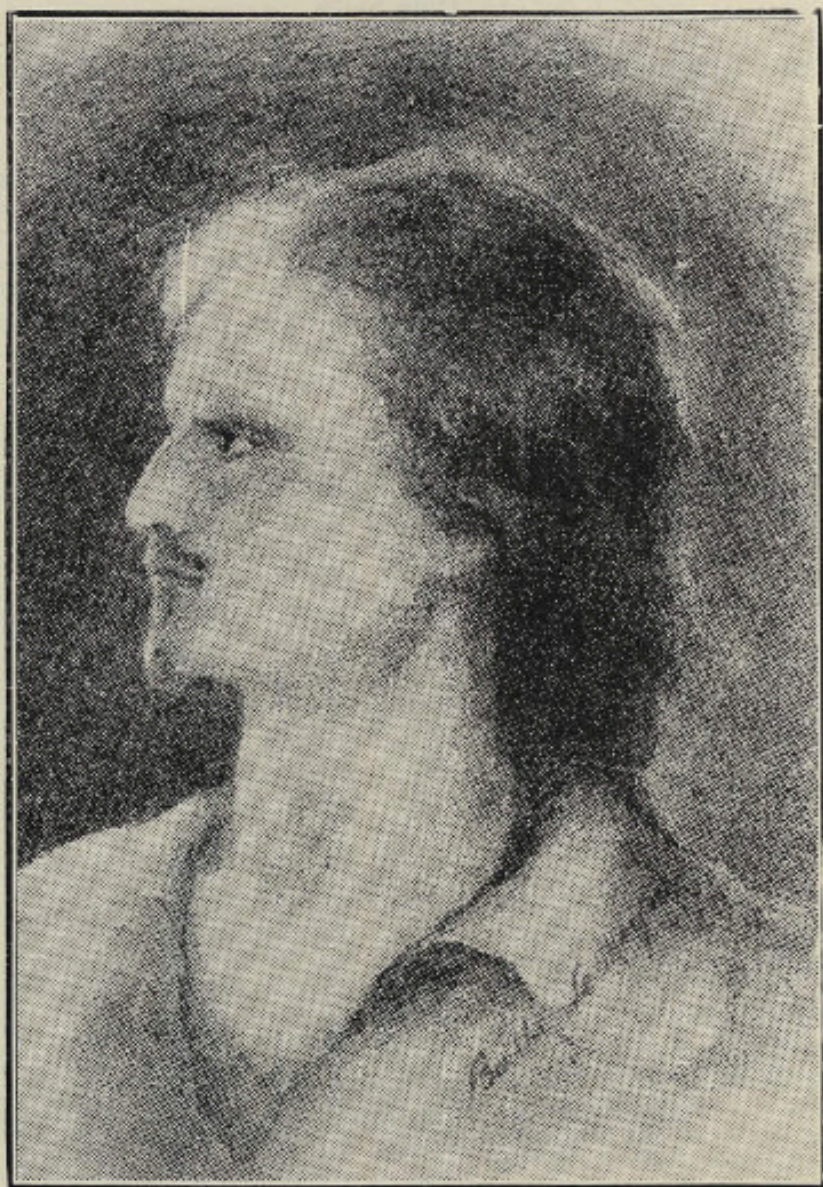
2. **Le Fort de Coulonge:** à l'embouchure de la rivière à laquelle il a donné son nom. Poste fortifié érigé vers 1680. La famille d'Ailleboust y fit la traite durant près d'un siècle jusqu'à la Conquête.

Il nous reste à parler, pour le XVII^e siècle, des quelques Français qui ont laissé leur nom à des points de notre territoire ou qui y ont attaché leur souvenir. A ce point de vue, il faut placer en premier lieu l'Île du Calumet qui rappelle la célèbre légende de Cadieux que nous raconterons plus bas, d'après un écrivain canadien.

Le rapide du Long-Sault, dans l'Outaouais inférieur, évoque le souvenir glorieux de Dollard des Ormeaux qui, avec dix-sept compagnons, au mois de mai 1660, sut résister aux bandes iroquoises rassemblées pour un coup de main contre les Visages Pâles. Ce serait là une des plus belles pages de notre histoire régionale, si sa célébrité ne l'avait déjà incorporée à la grande histoire de notre pays.

La pointe Mondion dans le canton d'Onslow, près du rapide des Chats, nommée d'après un officier français, sans qu'on puisse déterminer celui duquel il s'agit parmi les de Mondion dont nous parlent les documents. — La rivière Gatineau reçut son nom d'un des membres d'une famille bien connue dans les annales du régime français: les Gatineau dit Duplessis. Le premier, du nom de Nicolas, fut un traitant et c'est probablement celui dont la rivière rappelle le nom. La supposition qu'on a faite qu'il se serait noyé dans la rivière, n'est appuyée sur aucun document. — Le nom de Carillon que porte une paroisse et une île dans le lac de la rivière est une transformation de Carrion et rappelle le souvenir de M. Carrion du Fresnoy, officier du régiment de Carignan. — Le comté d'Argenteuil se rattache au fief d'Argenteuil érigé par Frontenac en 1682 en faveur de M. Charles-Joseph d'Ailleboust des Musseaux.

Ainsi se clôt l'histoire de l'Outaouais au XVII^e siècle.



Cl. Le Droit, Ottawa.

Fig. 107. — Dollard des Ormeaux.

Exploration de l'Outaouais par Champlain en 1613

Notre première page d'histoire régionale

«... Ainsi nos canots chargés de quelques vivres, de nos armes et marchandises pour faire présents aux Sauvages, je partis le lundi 27 mai de l'île Sainte-Hélaine avec 4 Français et un Sauvage, et me fut donné un adieu avec quelques coups de petites pièces et ne fûmes ce jour qu'au Sault Saint-Louis qui n'est qu'une lieue au-dessus, à cause du mauvais temps qui ne nous permit de passer plus outre.

Le 29, nous le passâmes, partie par terre, partie par eau, où il nous fallut porter nos canots, hardes, vivres et armes sur nos épaules, qui n'est pas petite peine à ceux qui n'y sont accoutumés — et après l'avoir éloigné deux lieues, nous entrâmes dans un lac (*Lac St-Louis*) qui a de circuit environ douze lieues, où se déchargent trois rivières, l'un venant de l'ouest (*haut St-Laurent*), du côté des Ochataiguins éloignés du grand Saut de 150 à 200 lieues; l'autre du Sud (*rivière Château-guay*), pays des Iroquois, de pareille distance; et l'autre vers le Nord (*l'Outaouais*), qui vient des Algoumequins et Nebicerini, aussi à peu près de semblable distance. Cette rivière du Nord, suivant le rapport des Sauvages, vient de plus loin, et passe par des peuples qui leur sont inconnus, distants environ de 300 lieues d'eux.

Sur les trois heures du soir, nous entrâmes dans la rivière qui vient du Nord et passâmes un petit Saut par terre pour soulager nos canots et fûmes à une île le reste de la nuit en attendant le jour.

Le dernier mai, nous passâmes par un autre lac qui a 7 ou 8 lieues de long et trois de large où il y a quelques îles (*Lac des Deux-Montagnes*): Le pays d'alentour est fort uni, hormis en quelques endroits, où il y a des côteaux couverts de pins. Nous passâmes un Saut qui est ap-



Ph. Lucien Brault.

Fig. 108. — Monument Champlain à la pointe Napan à Ottawa. L'explorateur tient à la main son astrolabe.

pelé de ceux du pays Quenechouan qui est rempli de pierres et de rochers, où l'eau y court de grand vitesse: il nous fallut mettre en l'eau et traîner nos canots bord à bord de terre avec une corde: à demi lieue de là nous en passâmes un autre petit à force d'avirons, ce qui ne se fait pas sans suer, et y a une grande dextérité à passer ces Sauts pour éviter les bouillons et brisants qui les traversent; ce que les Sauvages font d'une telle adresse, et qu'il est impossible de plus, cherchant les détours et lieux plus aisés qu'ils connaissent à l'œil.

Le Samedi 1er de juin, nous passâmes encore deux autres Sauts: le premier contenant demie lieue de long et le second une lieue où nous eûmes bien de la peine (le long Sault).

Nous rencontrâmes le lendemain 15 Canots de Sauvages appelés Quenongebins, dans une rivière ayant passé un petit lac long de quatre lieues et large de 2... (en amont de la pointe de l'Original).



Ph. Lucien Brault.

Fig. 109. — Indien au pied du monument Champlain à la Pointe Nepean. C'est un type d'Algonquin comme Champlain dut en rencontrer beaucoup dans ses exploits.

Ainsi nous nous séparâmes, et continuant notre route à mont ladite rivière, en trouvâmes une autre fort belle et spacieuse, qui vient d'une nation appelée Ouescharini (*rivière de la Petite Nation*), lesquels se tiennent au Nord d'icelle, et à 4 journées de l'entrée. Cette rivière est fort plaisante, et à causes des belles îles qu'elle contient et des terres garnies de beaux bois clairs qui la bordent; la terre est bonne pour le labourage.

Le quatrième nous passâmes proche d'une autre rivière qui vient du Nord, où se tiennent des peuples appelés Algoumequins, laquelle va tomber dans le grand fleuve Saint-Laurent 3 lieues aval le Saut S. Louys, qui fait une grande île contenant près de 40 lieues, laquelle n'est pas large mais remplie d'un nombre infini de Sauts qui sont fort difficiles à passer (*rivière Gatineau*)...

A l'embouchure d'icelle il y en a une autre qui vient du Sud (*rivière Rideau*), où à son entrée il y a une chute d'eau admirable; car elle tombe d'une telle impétuosité de 20 ou 25 brasses de haut, qu'elle fait une accade, ayant de largeur près de 400 pas. Les Sauvages passent dessous par plaisir sans se mouiller que du

poudrin que fait ladite eau. Il y a une île au milieu de ladite rivière, qui est comme tout le terroir d'alentour, remplie de pins et de cèdres blancs.

Nous passâmes un saut à une lieue de là qui est large de demie lieue et descend de six à sept brasses de haut. Il y a quantité de petites îles qui ne sont que rochers âpres et difficiles couverts de méchants petits bois (*chutes Chaudière*). L'eau tombe à un endroit de telle impétuosité sur un rocher, qu'il s'y est cavé

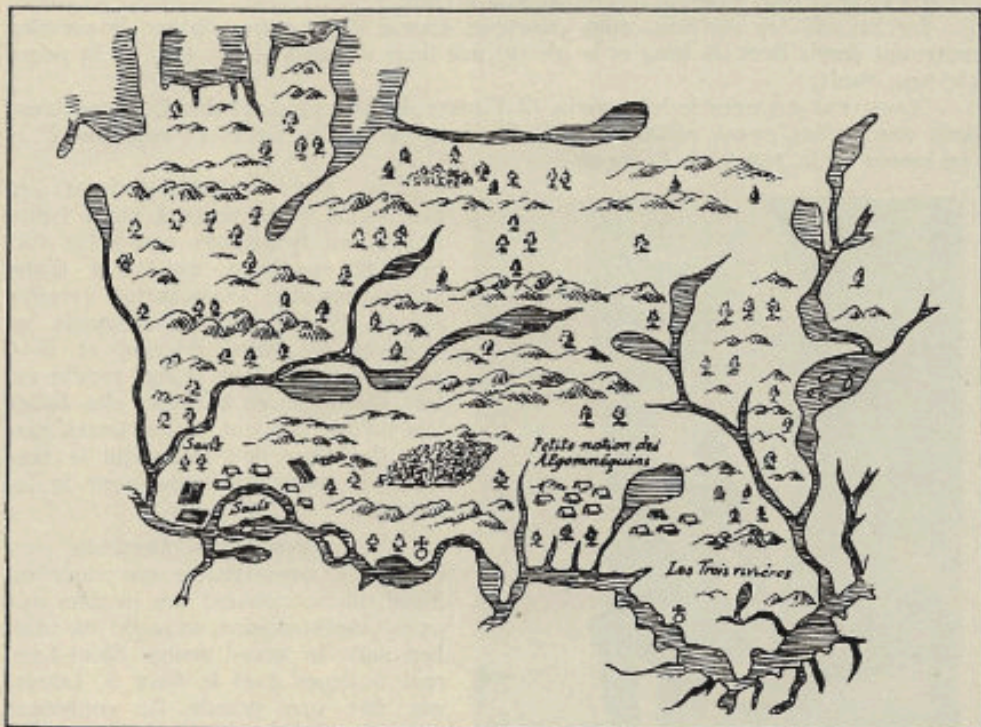


Fig. 110. — Carte de la région dressée par Champlain, dans l'édition de 1632. Il y a une carte plus ancienne mais celle-ci est la première à rendre d'une manière un peu ressemblante la géographie des lieux: remarquer, en bas à gauche, les deux îles du Calumet et des Allumettes ("Sault").

par succession de temps un large et profond bassin: si bien que l'eau courant la dedans circulairement, et au milieu y faisant de gros bouillons, a fait que les Sauvages l'appellent Asticou, qui veut dire chaudière. Cette chute d'eau mène un tel bruit dans ce bassin, que l'on l'entend de plus de deux lieues. Les Sauvages passant par là, font une cérémonie... Après avoir porté leurs Canots au bas (1)

(1) Dans le texte de Champlain, la description de cette cérémonie ne se trouve qu'au retour du voyage: nous l'avons intercalée ici.

du Saut, ils s'assemblent en un lieu, où un d'entr'eux avec un plat de bois va faire la quête et chacun d'eux met dans ce plat un morceau de petun (tabac); la quête faite, le plat est mis au milieu de la troupe, et tous dansent à l'entour, en chantant à leur mode; puis un des Capitaines fait une harrangue, remontrant que dès longtemps ils ont accoutumé de faire telle offrande et que par ce moyen il sont garantis de leurs ennemis, qu'autrement il leur arriverait du malheur, ainsi que leur persuade le diable, et vivent en cette superstition, comme en plusieurs autres, comme nous l'avons dit en d'autres lieux. Cela fait, le harangueur prend le plat, et va jeter le petun au milieu de la Chaudière, et font un grand cri tous ensemble. Ces pauvres gens sont si superstitieux, qu'ils ne croiraient pas faire bon voyage, s'ils n'avaient fait cette cérémonie en ce lieu, d'autant que leurs ennemis les attendent à ce passage, n'osant pas aller plus avant, à cause des mauvais chemins, et les surprennent là: ce qu'ils ont quelquefois fait.

Nous eûmes beaucoup de peine à monter contre un grand courant à force de rames, pour parvenir au pied dudit Saut où les Sauvages prirent les Canots, et nos Français et moi, nos armes, vivres et autres commodités pour passer par l'âpreté des rochers environ un quart de lieue que contient le Saut, et aussi tôt nous fallut embarquer, puis derechef pied à terre pour passer par des taillis environ 300 pas, après se mettre en l'eau pour faire passer nos Canots par dessus les rochers aigus, avec autant de peine que l'on saurait s'imaginer. Je pris la hauteur du lieu et trouvai 45 degrés 38 minutes de latitude.

Après midi nous entrâmes dans un lac ayant 5 lieues de long, et 2 de large (lac des Chênes) où il y a de fort belles îles remplies de vignes, noyers et autres

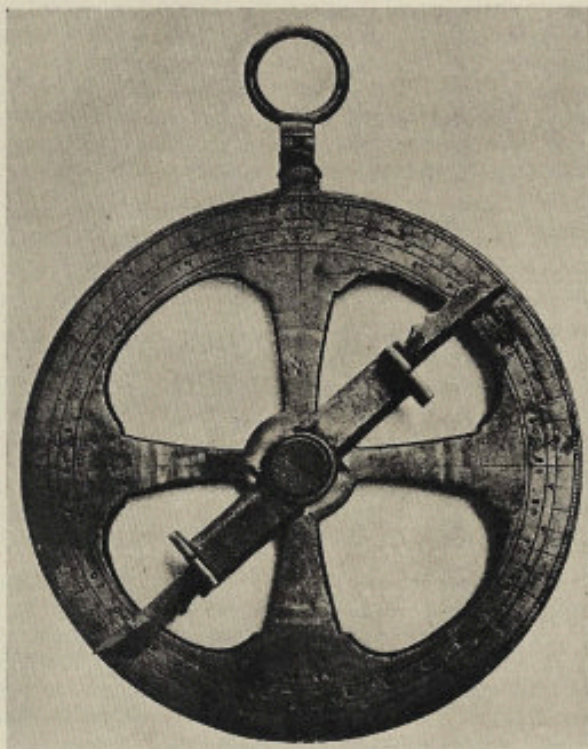


Fig. 111. — L'astrolabe de Champlain. Cet instrument servait à mesurer les degrés de latitude. Champlain le perdit au cours de son voyage de 1613; on retrouva l'instrument enfoui dans le sol sur le bord de la rivière Outaouais, dans le comté de Renfrew.

arbres agréables, 10 ou 12 lieues de là amont la rivière nous passâmes par quelques îles remplies de pins . . .

Le lendemain nous continuâmes notre chemin jusqu'à un grand Saut (*rapide des Chats*) qui contient près de 3 lieues de large, où descend comme 10 ou 12 brasses de haut en talus, et fait un merveilleux bruit. Il est rempli d'une infinité d'îles, couvertes de Pins et de Cèdres: et pour le passer il nous fallut résoudre de quitter notre Maïs ou bled d'Inde, et peu d'autres vivres que nous avions, avec les hardes moins nécessaires — réservant seulement nos armes et filets, pour nous donner à vivre selon les lieux et l'heure de la chasse. Ainsi allégés nous passâmes tant à l'aviron que par terre, en portant nos Canots et armes par ledit Saut — qui a une lieue et demie de long, où nos Sauvages qui sont infatigables à ce travail, et accoutumés à endurer telles nécessités, nous soulagèrent beaucoup.

Poursuivant notre route nous passâmes deux autres Sauts, l'un par terre l'autre à la rame et avec des perches en deboutant, puis entrâmes dans un lac (*lac des Chats*) ayant 6 ou 7 lieues de long — où se décharge une rivière venant du Sud . . . (*rivière Madawaska*).

Il y a quelques îles, dans l'une desquelles nous reposâmes et vîmes plusieurs beaux cyprès rouges, les premiers que j'eusse vus en ce pays, desquels je fis une croix, que je plantai à un bout de l'île, en lieu éminent et en vue, avec les armes de la France, comme j'ai fait aux autres lieux où nous avons posé. Je nommai cette île, l'île sainte Croix (1).

Le 6 nous partîmes de cette île sainte Croix, où la rivière est large d'une lieue et demie et ayant fait 8 ou 10 lieues, nous passâmes un petit Saut à la rame et quantité d'îles de différentes grandeurs (*chenaux de Portage du Fort*).

Nous traversâmes donc à l'ouest la rivière qui courait au Nord, et pris la hauteur de ce lieu qui était par 46 2-3 de latitude. Nous eûmes beaucoup de peine à faire ce chemin par terre, étant chargé seulement pour ma part de trois arquebuses, autant d'avirons, de mon capot et quelques petites bagatelles; j'encourageais nos gens qui étaient quelque peu plus chargés, et plus grevés des mousquites que de leur charges. Ainsi après avoir passé 4 petits étangs, et cheminé deux lieues et demie, nous étions tant fatigués, qu'il nous était impossible de passer outre, à cause qu'il y avait près de 24 heures que n'avions mangé qu'un peu de poisson rôti — sans autre sauce, car nous avions laissé nos vivres, comme j'ai dit cidessus. Ainsi nous posâmes sur le bord d'un étang qui était assez agréable, et fîmes du feu pour chasser les Mousquites qui nous molestaient fort, l'importunité desquelles est si étrange qu'il est impossible d'en pouvoir faire la description. Nous tendîmes nos filets pour prendre quelques poissons.

Le lendemain nous passâmes cet étang qui pouvait contenir une lieue de long puis par terre cheminâmes 3 lieues par des pays difficiles plus que nous n'avions encore vu, à cause que les vents avaient abatu des pins, les uns sur les autres, qui

(1) Il est difficile d'identifier cette île. C'est peut-être l'une de celles qu'on rencontre à l'entrée de la baie Norway.

n'est pas petite incommodité car il faut passer tantôt dessus et tantôt dessous ces arbres, ainsi nous parvîmes à un lac (*lac du Rat musqué*) ayant 6 lieues de long, et 2 de large, fort abondant en poisson, aussi les peuples des environs y font leur pêche. Près de ce lac y a une habitation de Sauvages qui cultivent la terre, et récoltent du Maïs: le chef se nomme Nibachis.

Nibachis fit équiper deux Canots pour me mener voir un autre Capitaine nommé Tessoüat, qui demeurait à 8 lieues de lui, sur le bord d'un grand lac, par où passe la rivière que nous avions laissée qui refuit au Nord; ainsi nous traversâmes un lac à l'Oüest Nord-ouest, près de 7 lieues, où ayant mis pied à terre fîmes une lieue au Nord-est parmi d'assez beaux pays, où il y a de petits sentiers battus, par lesquels on peut passer aisément et arrivâmes sur le bord de ce lac (*lac des Allumettes*), où était l'habitation de Tessoüat... De là nous passâmes en une île (*l'île des Allumettes*), où leurs cabanes sont assez mal couvertes d'écorces d'arbres, qui est remplie de chênes, pins et ormeaux et n'est sujette aux inondations des eaux, comme sont les autres îles du lac:

Cette île est forte de situation: car aux deux bouts d'icelle, et à l'endroit où la rivière se jette dans le lac, il y a deux Sauts fâcheux, et l'âpreté d'iceux la rendent forte; et s'y sont logés pour éviter les courses de leurs ennemis. Elle est par les 47 degrés de latitude comme est le lac, qui a 20 lieues de long et 3 ou 4 de large, abondant en poisson, mais la chasse n'y est pas beaucoup bonne...

Œuvres de Champlain — édition Laverdière,
Québec, 1870 — Tome III, ch. III et IV.

LECTURE No 11.

La légende de Cadieux

Cadieux était un voyageur interprète marié à une Algonquine; il passait d'ordinaire l'hiver à la chasse, et, l'été, il traitait avec les sauvages, pour le compte des marchands. C'était au temps des dernières expéditions des Iroquois; Cadieux avait passé la saison de chasse au portage des Sept-Chutes à l'île du Grand Calumet où il était "cabané" avec quelques autres familles; on était alors au mois de mai et Cadieux attendait des sauvages de l'île et des "Courtes-Oreilles" (Outaouais), qui devaient descendre en même temps que lui jusqu'à Montréal avec des pelleteries.

La plus grande tranquillité régnait dans les cabanes du Petit Rocher, lorsqu'un beau jour un jeune sauvage, qui était allé rôder autour des rapides et en bas du portage, arriva tout essouffé au milieu des familles dispersées autour des cabanes, eu criant: "Nattaoué! Nattaoué! les Iroquois! les Iroquois!"

En effet un parti de guerre iroquois était, en ce moment, à environ une lieue en bas du portage des Sept-Chutes; ils savaient que c'était le temps où les canots descendaient la Grande-Rivière venant des pays de chasse, et ils voulaient "faire coup".

Il n'y avait qu'un seul moyen d'échapper, c'était de tenter de sauter les rapides, chose à peu près inouïe; car, comme le disait le vieux Morache, 'ils ne sont pas drus les canots qui sautent les Sept-Chutes'.

Mais ce n'était pas tout cependant, il fallait encore que quelqu'un restât sur place pour opérer une diversion, attirer les Iroquois dans les bois et les empêcher ainsi, une fois engagés dans le portage, de porter leur attention sur les rapides et de reconnaître ce qui était arrivé. Pour qui sait ce que c'était que les Iroquois dans ce temps-là, il sera facile de comprendre que sans un pareil stratagème, l'examen des traces toutes fraîches laissées par les feuilles les eût fait de suite se partager en deux bandes dont l'une eût remonté et l'autre descendu la rivière, à la poursuite des fuyitifs.

Cadieux comme le plus capable et le plus entendu de tous, se chargea de la périlleuse mais généreuse mission, prenant avec lui un jeune Algonquin dans le courage et la fidélité duquel il avait une grande confiance. Leur but atteint, Cadieux et son compagnon se proposaient de prendre le chemin le plus sûr



Fig. 112. — Monument Cadieux à l'île du Calumet (partie est).

pour rejoindre leurs gens, qui devaient envoyer à leur rencontre en cas d'un trop long retard.

On leva les cabanes: une fois les préparatifs faits, Cadieux et son jeune compagnon armés de leurs fusils, haches et couteaux, munis de quelques provisions, partirent pour aller au devant des Iroquois. Il était convenu que les canots laisseraient le couvert de la rive pour se lancer dans les rapides, dès qu'on aurait entendu le rapport d'un ou de plusieurs coups de fusils dans la direction du portage.

Une heure ne s'était pas écoulée qu'un coup de fusil retentit, suivi bientôt d'un autre puis de plusieurs. Pendant cette lutte, au bruit des détonations, les canots engagés dans les terribles courants, bondissaient au milieu des bouillons et de l'écume, plongeaient et se relevaient sur la crête des vagues qui les emportaient dans leur course. Les habiles canotiers, hommes et femmes, aux deux bouts de chaque canot, régularisaient leurs mouvements, évitaient les pointes acérées des rochers, et tenaient avec leurs avirons ces frêles canots d'écorce dans les "filets d'eau propices", indiqués par l'état de la surface des ondes et la forme du courant.

On s'était recommandé en partant à la bonne sainte Anne, et on priaît de cœur tout le temps. — "Je n'ai rien vu dans les Sept Chutes, disait ensuite la femme de Cadieux, qui était une pieuse femme, je n'ai rien vu qu'une "grande dame blanche" qui voltigeait devant les canots et nous montrait la route."

Les canots furent sauvés, et rendus en peu de jours hors d'atteinte des ennemis au lac des Deux-Montagnes. Mais que faisait Cadieux et son sauvage pendant tout ce temps, et que devinrent-ils? Voici ce qui s'était passé, comme on l'a su plus tard de quelques Iroquois et des gens envoyés au devant du brave interprète.

Cadieux avait d'abord laissé les Iroquois dans le portage. Après avoir choisi l'endroit le plus favorable pour les tenir hors de la vue de la rivière, il s'était placé en embuscade à petite portée du sentier, bien caché dans d'épaisses broussailles; il avait de même embusqué son sauvage à quelques arpents plus haut pour faire croire à la présence de plusieurs partis, une fois l'affaire engagée.

Cadieux laissa passer les éclaireurs Iroquois, qui furetaient de l'œil les bords du sentier, et les premiers guerriers porteurs des canots, jusqu'à ce que les ennemis ayant atteint l'endroit occupé par le jeune Algonquin, il entendit le coup de fusil de celui-ci et le cri d'un ennemi atteint.

Les Iroquois ainsi subitement attaqués, bondirent de surprise et firent halte à l'instant; mais avant même que les porteurs ne fussent délivrés de leurs charges, un second coup de fusil, tiré par Cadieux au milieu du convoi, abattit un second guerrier. Il est probable que Cadieux avait donné rendez-vous à son sauvage dans une savane peu éloignée du portage; car c'est vers cet endroit que tous les deux se dirigèrent, en faisant avec succès le coup de feu à l'abri des taillis.

Les avantages avec lesquels les deux braves faisaient la guerre à leurs nombreux ennemis n'empêchèrent pas cependant le jeune Algonquin de tomber sous leurs coups. Il ne rejoignit pas Cadieux au lieu du rendez-vous, mais il vendit chèrement sa vie.

Pendant trois jours les Iroquois battirent la forêt pour retrouver les traces des familles, ne s'imaginant pas même qu'elles eussent entrepris la descente des rapides; pendant trois jours aussi ils traquèrent le brave voyageur dans les bois. Trois jours et trois nuits qui furent sans sommeil et sans repos pour le brave Cadieux! Au bout de ce temps les envahisseurs, désespérant de rejoindre les familles et de se rendre maîtres de leur imprenable adversaire, convaincus du reste qu'ils

étaient frustrés du fruit de leur expédition remirent leurs canots à l'eau pour redescendre la Grande-Rivière.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le départ des familles du Petit Rocher; on avait eu connaissance du retour des Iroquois et Cadieux n'était pas encore arrivé: trois hommes partirent donc pour aller à la rencontre de l'interprète et de son compagnon. Ces trois voyageurs remontèrent l'Outaouais jusqu'au Portage-du-Fort sans trouver de traces de quoi que ce fût: là ils commencèrent à observer les marques du passage des Iroquois, et plus haut des signes qu'ils reconnurent comme indiquant que leur ami avait séjourné dans le voisinage.

Quand, arrivés au portage des Sept Chutes, ils trouvèrent un petit abri construit de planches qui paraissait avoir été abandonné, ils résolurent de pousser un peu plus loin dans leurs recherches, pensant que Cadieux et son camarade avaient peut-être été obligés de remonter la rivière, pour prendre refuge chez les sauvages de l'île.

Deux jours plus tard, c'était le treizième depuis la séparation de Cadieux et des familles, ils revinrent sur leurs pas après avoir consulté les sauvages qu'ils rencontrèrent, certains que leurs deux amis devaient être rendus au lac des Deux-Montagnes ou morts.

En repassant de nouveau près du Petit Rocher, ils aperçurent de loin, sur le bord du sentier du portage, à côté de la petite loge qu'ils avaient crue abandonnée quelques jours auparavant, une croix de bois dont ils s'approchèrent avec un respect mêlé d'un étonnement étrange.

La croix était plantée à la tête d'une fosse à peine creusée dans le sol, et dans cette fosse gisait le corps encore frais de Cadieux, à demi enseveli dans les branches vertes. Les mains du mort étaient jointes sur sa poitrine, sur laquelle reposait un large feuillet d'écorce de bouleau couvert d'écriture.

Les voyageurs prirent cette écorce qui devait leur révéler le mystère de la mort de leur ami, et leur en expliquer les circonstances extraordinaires; celui d'entre eux qui savait lire lut les écritures confiées à ce papier des bois, et les relut plusieurs fois, en face du cadavre à peine refroidi du brave Cadieux.

De tout ce qu'ils voyaient, et de ce qui était écrit sur cette écorce, les voyageurs conclurent que le pauvre Cadieux, le cerveau épuisé par la fatigue, les veilles, l'inquiétude et les privations, avait fini, comme c'est presque toujours le cas dans ces circonstances, par errer à l'aventure jusqu'à ce qu'il fut revenu à l'endroit même d'où il était parti; qu'une fois là, il avait vécu sans "dessein", suivant l'expression du vieux Morache, pendant quelques jours, se nourrissant de fruits et d'un peu de chasse, sans faire de feu dans sa petite loge de crainte des Iroquois, allant s'affaiblissant de jour en jour; il les avait reconnus après examen, mais que l'émotion de la joie avait produit en lui un choc tel qu'il était resté sans parole, sans mouvement; qu'après leur départ, enfin, ayant perdu tout espoir, se sentant près de mourir et retrouvant un peu de force dans ces moments solennels, il avait, après avoir écrit ces derniers adieux au monde des vivants, fait les préparatifs de sa sépulture, mis sa croix sur sa tombe, s'était placé dans sa fosse et avait amoncelé de son mieux, sur lui, ces branches dont son corps était recouvert, pour attendre ainsi, dans sa prière, la mort qu'il comprenait ne devoir point tarder à venir.

Cadieux était voyageur, poète et guerrier; ce qu'il avait écrit, sur l'écorce dont il est parlé, était son "chant de mort". Avant de se coucher dans cette froide

tombe du portage des "Sept Chutes", l'imagination de celui qui avait tant vécu avec la nature s'était exaltée, et comme il avait l'habitude de composer des chansons de voyageurs, il avait écrit sur ce feuillet de bois son dernier chant...



Fig. 115. — La mort de Cadieux. D'après une carte couchée de M. l'abbé Laurent.

Voici cette "Complainte de Cadieux", écrite par lui-même sur de l'écorce, au Petit Rocher des Sept Chutes, avant de se placer dans la fosse creusée de ses mains:—

LA COMPLAINTE DE CADIEUX

Pe - tit ro - cher de la hau - te mon - ta - gne,
 Je viens i - ci fi - nir cet - te cam - pa - gne!
 Ah ! doux é - chos, en - tendez mes sou - pirs;
 En lan - guis - sant je vais bien - tôt mou - rir!

2^{ème} version :

Pe - tit ro - cher de la hau - te mon - ta - gne,
 Je viens i - ci fi - nir cet - te cam - pa - gne!
 Ah ! doux é - chos, en - tendez mes sou - pirs;
 En - lan - guis - sant je vais bien - tôt mou - rir!

3^{ème} version :

Pe - tit ro - cher de la hau - te mon - ta - gne,
 Je viens i - ci fi - nir cet - te cam - pa - gne!
 Ah ! doux é - chos, en - ten - dez mes sou - pirs;
 En lan - guis - sant je vais bien - tôt mou - rir!

Petit Rocher de la Haute Montagne
Je viens ici finir cette campagne!
Ah! doux échos, entendez mes soupirs,
En languissant, je vais bientôt mourir!

Petits oiseaux, vos douces harmonies
Quand vous chantez, me rattachent à la vie:
Ah! si j'avais des ailes comme vous.
Je s'rais heureux avant qu'il fût deux jours!

Seul dans ces bois, que j'ai eu de soucis,
Pensant toujours à mes si chers amis;
Je demandais: hélas! sont-ils noyés?
Les Iroquois les auraient-ils tués?

Un de ces jours que m'étant éloigné,
En revenant je vis une fumée,
Je me dis: ah! Grand Dieu! Qu'est ceci?
Les Iroquois m'ont-ils pris mon logis?

Je me suis mis un peu à l'ambassade
Afin de voir si c'était embuscade;
Alors je vis trois visages français.
M'ont mis le coeur d'une trop grande joie!

Mes genoux plient, ma faible voix s'arrête
Je tombe . . . hélas! à partir ils s'apprentent:
Je reste seul . . . pas un qui me console,
Quand la mort vient par un si grand désolé!

Un loup hurlant vient près de ma cabane,
Vair si mon feu n'avait plus de boucane;
Je lui ai dit: retire-toi d'ici;
Car par ma foi, je perc'rai ton habit!

Un noir corbeau volant à l'aventure,
Vient se percher tout près de ma toiture;
Je lui ai dit; mangeur de chair humaine,
Va-t'en chercher autre viande que mienne.

Va-t'en là-bas dans ces bois et marais,
Tu trouveras plusieurs corps iroquois;
Tu trouveras des chairs aussi des os;
Va t'en plus loin, laisse-moi en repos!

Rosignolet, va dire à ma maîtresse
A mes enfants, qu'un adieu je leur laisse.
Que j'ai gardé mon amour et ma foi,
Et désormais faut renoncer à moi!

C'est donc ici que l'monde m'abandonne,
Mais j'ai recours en vous Sauveur des Hommes!
Très Sainte Vierge, ah! ne m'abandonnez pas,
Permettez-moi d'mourir entre vos bras.

J.-C. TACHÉ, *Forestiers et voyageurs.*

Questionnaire

Les Français sur l'Outaouais au XVII^{ème} siècle:

1.— Après la fondation de Québec, les Français restèrent-ils longtemps sans connaître notre région? 2.— Nommez les principaux Français qui vinrent visiter notre région? 3.— Parmi eux, quelle est la plus grande figure? 4.— Par quel monument rappelle-t-on son souvenir? 5.— Quel pont porte son nom? 6.— En quelles années fit-il ses voyages d'exploration? 7.— Par qui avait-il été précédé? 8.— Jusqu'où alla-t-il dans son premier voyage? 9.— Que nota-t-il en chemin? 10.— A-t-on conservé aux rivières et rapides les noms qu'il leur a donnés? 11.— Que perdit-il près de l'île du Calumet? 12.— A quoi servait cet instrument? 13.— Quand l'a-t-on retrouvé? 14.— Où est-il conservé maintenant? 15.— Jusqu'où alla-t-il dans son second voyage? 16.— Qui vinrent dans notre région à la suite de Champlain? 17.— Quelles difficultés devaient-ils vaincre? 18.— Pourquoi prenaient-ils cette route pour aller aux grands lacs et vers l'ouest? 19.— Qu'est-ce qu'un portage? 20.— Les Français établirent-ils des postes sur l'Outaouais? 21.— Nommez-les et suivez-les? 22.— Quel nom rappelle la Pointe Mondion? La rivière Gatineau? Carillon? Argenteuil?

LECTURE: Premier voyage de Champlain: 1.— De combien de personnes se composait l'expédition? 2.— D'où partit-on? 3.— Où est située cette île?— A quelle date eut lieu le départ? 5.— Décrivez le voyage? 6.— Comment Champlain désigna-t-il la Gatineau? la Rideau? 7.— Quelle cérémonie faisaient les Indiens au saut des Chaudières? 8.— Où Champlain planta-t-il une croix? 9.— Quels chefs indiens rencontra-t-il? 10.— Pourquoi arrêta-t-il son voyage à l'île des Allumettes?

LECTURE: 1.— Qui était Cadieux? 2.— Quelle était son occupation? 3.— Comment périt-il d'après la légende? 4.— Comment les Indiens découvrirent-ils son corps? 5.— A-t-on élevé un monument pour rappeler cet acte de dévouement de Cadieux? 6.— Où? 7.— Qu'avait-il écrit sur l'écorce d'un bouleau? 8.— Qu'est-ce qu'un chant de mort? 9.— Comment appelle-t-on encore ce chant écrit par Cadieux lui-même? 10.— Mérite-t-il d'être conservé pieusement? 11.— Pourquoi? 12.— Écrivez les passages qui vous ont le plus touché. 13.— Chantez la complainte de Cadieux.

LA VALLÉE DE L'OUTAOUAIS AU XVIII^{ème} SIÈCLE

La paix avec les Indiens signée à Montréal en 1701, et la longue trêve dans les hostilités avec les Anglais de 1713 à 1744 profitèrent à notre région comme à tout le reste de la colonie.

Bien qu'à partir de 1730 plusieurs expéditions vers l'Ouest eussent pris la route du haut St-Laurent, la rivière Outaouais demeure encore longtemps la route

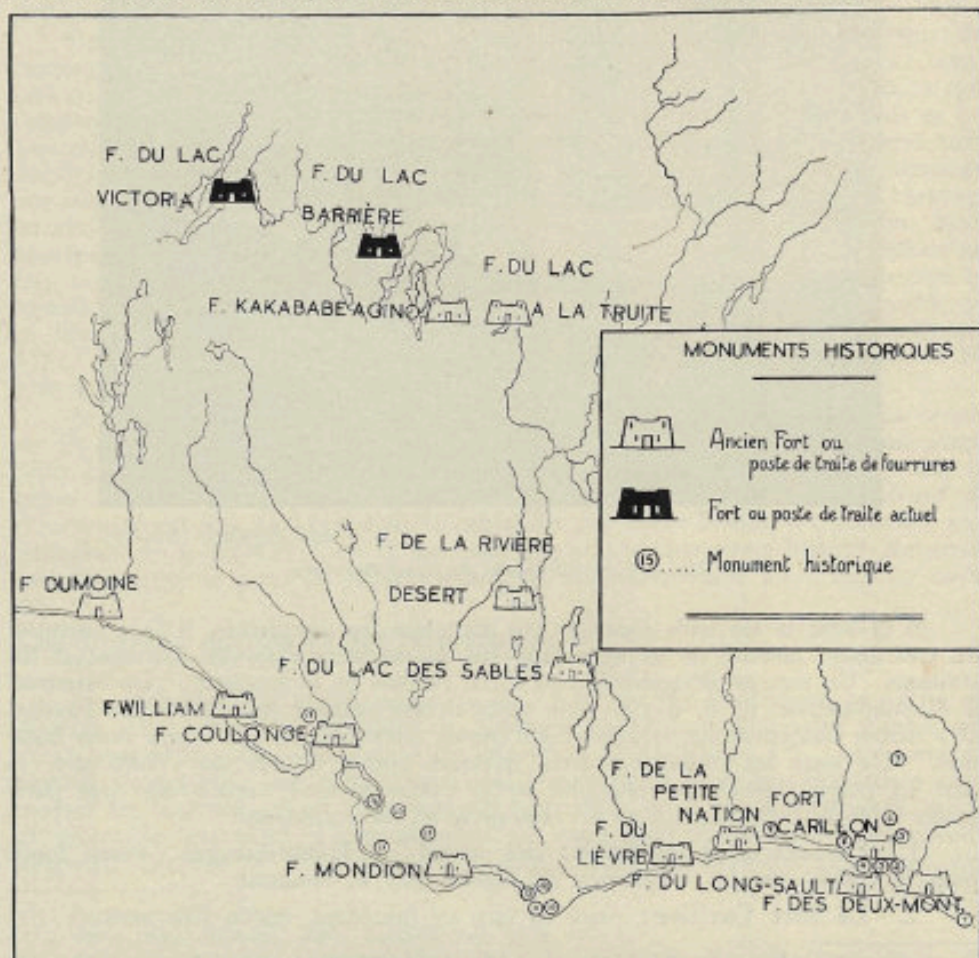


Fig. 115.—NORD DE L'OUTAOUAIS. Carte des postes de traite et des monuments historiques. On pourra voir à l'Appendice, les monuments qui correspondent aux numéros de la carte.

commune vers les postes d'En-Haut. C'est par elle que passe en 1701 de la Mothe Cadillac ⁽¹⁾ accompagné d'une centaine d'hommes pour aller fonder le poste de Détroit. En 1706, M. de Catalogne après une longue tournée dans tous les postes d'En Haut, revient par la "Grande Rivière". En 1728, l'Outaouais vit longer ses bords par une dernière grande expédition militaire: l'armée de M. de Ligneris qui devait s'attaquer aux Outaganis, ennemis de nos postes de l'Ouest. En 1731, nos solitudes voient s'acheminer vers les Rocheuses l'héroïque et pure figure de la Vérendrye.



Ph. Pacifique Canadien.

Fig. 116. — Chapelle du Lac Barrière.

Si ce sont là les seuls passages que signalent les documents, il faut supposer un très grand nombre de voyages faits par les missionnaires, les Sauvages et les traitants. Un mot de Bougainville, en 1759, permet de le supposer: "De Montréal à Michilimakinac, dit-il, il y a trois cents lieues, passant par la Grande Rivière. Il y monte chaque année, quatre-vingts canots d'écorces, de six à sept cents hommes." Du reste les traitants avaient quelques points d'arrêt sur l'Outaouais. A part les postes des Deux-Montagnes et de Coulonge dont nous avons déjà parlé (page 110), ils construisirent au XVIIIe siècle les forts suivants:

1. **Le fort du Long-Sault:** site actuel de Pointe-Fortune. Poste fondé pour la traite avec les Nipissings, les Algonquins et Iroquois.

2. **Le fort Carillon:** placé en face du précédent, sur la rive nord.

(1) On entend souvent prononcer ce nom à l'anglaise Ca-di-lac. Il doit être prononcé à la française Ca-di-yack.

3. **Le fort de la Petite Nation:** sur le site actuel de Grenville, près de l'embouchure de la rivière Petite Nation. Il était déserté en 1761.

4. **Le fort du Lièvre:** à l'embouchure de la rivière du même nom. Abandonné au moment de la Conquête.

Il ne faudrait pas omettre ici de parler de quelques voyages d'exploration géographique et minière dont notre région fut l'objet au XVIII^{ème} siècle. En 1733, l'arpenteur Normandin établit la ligne de partage des eaux entre le bassin du St-Laurent et celui de la Baie d'Hudson. En 1734, l'arpenteur Boisclerc et en 1750 les Forster (1), mineurs allemands au service de la France, font des prospections le long de l'Outaouais.

Une découverte digne de mention donna lieu à un épisode assez curieux du commerce de la colonie au XVIII^{ème} siècle. En 1716, le Père Lafitau avait constaté que notre ginseng sauvage était identique au fameux ginseng de Tartarie que l'empereur de Chine payait trois fois son poids d'argent et dont les Chinois et les Japonais se servaient comme panacée depuis des siècles. "Cette découverte produisit à l'époque autant d'émotion et de cupidité que beaucoup plus tard l'annonce des mines d'or de la Californie. Les habitants, trouvant plus de profit à chercher du ginseng qu'à semer du blé, abandonnaient leurs terres pour courir les bois. Malheureusement, au lieu de laisser la racine sécher dans les greniers, on la séchait au four pour aller plus vite. Ce fut la cause de la dépréciation du ginseng canadien et bientôt de ce grand trafic il ne resta plus que le dicton populaire: "C'est tombé, ou ça tombera comme le ginseng!" (2) De fait, le commerce du ginseng cessa dès 1752. C'est dans la vallée de l'Outaouais qu'avaient dû se faire les recherches les plus actives de la précieuse racine.

Jusque vers 1715, il y eut défense d'établir des colons sur l'Outaouais au-dessus de Montréal. C'est pourquoi on ne trouve ni défrichement ni colonisation avant cette époque, bien que plusieurs fiefs eussent été concédés bien avant, tels la petite Nation (1674), Argenteuil (1682). *Le premier défrichement au Nord de l'Outaouais eut lieu en 1717 dans la seigneurie des Deux-Montagnes, concédée aux Messieurs de St-Sulpice.* C'est là une date importante dans notre histoire régionale, car elle marque le point de départ de la vraie civilisation dans notre coin du pays.

Les Indiens depuis le XVIII^e siècle.

Les documents ne nous renseignent que fort peu sur les Indiens au cours du XVIII^e siècle. A partir du traité de Montréal en 1701, quelques-uns d'entre eux s'établirent à Oka sur la seigneurie des Messieurs de St-Sulpice. (3) Cette sorte de réserve étaient pour eux comme une base d'opérations dont ils s'éloignaient pour chasser les fourrures et où ils revenaient pour faire la traite ou lorsque la rareté du gibier, la famine les y contraignaient ou enfin pour y accomplir leurs devoirs religieux. D'après M. de Bougainville, on y trouvait en 1752 des Nipissings, des

(1) Prononcez For - stères

(2) Frère Marie-Victorin, *Flore Laurentienne*, page 410.

(3) Pour les origines de la réserve d'Oka voir Mgr Maurault, *Nos Messieurs*, éditions du Zodiaque, Montréal.

Algonquins et des Iroquois. Durant la guerre coloniale de 1744 à 1748, ces Indiens rendirent de grands services aux Français en combattant ou en aidant à garder les Iroquois neutres dans la lutte entre les Français et les Anglais.

Lorsque Philémon Wright organisa sa colonie industrielle du canton de Hull, il eut à endormir les suspensions des Indiens qui le voyaient d'un mauvais œil s'établir sur des terres où jusqu'à présent ils chassaient en maîtres. De fait avec la colonisation leur sort devenait précaire et en 1851 plusieurs réserves furent organisées par le gouvernement fédéral, dans lesquelles on établit les Indiens avec des privilèges particuliers. C'est ainsi que le plus grand nombre de ceux qui étaient sur notre territoire furent répartis, les Algonquins à Maniwaki et dans le canton de Doncaster (comté de Montcalm) et les Têtes de Boule dans le haut St-Maurice, à Manuan. On trouve encore cependant des nomades aux environs des lacs Barrière, Victoria et Simon.

Disons ici un mot de la population indienne du Nord de l'Outaouais. A cause des déplacements fréquents des Indiens et de l'état sommaire des premiers recensements du pays, il est bien difficile de donner des chiffres exacts. Nous donnons ici un tableau qui les résume: il nous fait voir que la population des aborigènes a peu varié en comparaison des blancs.

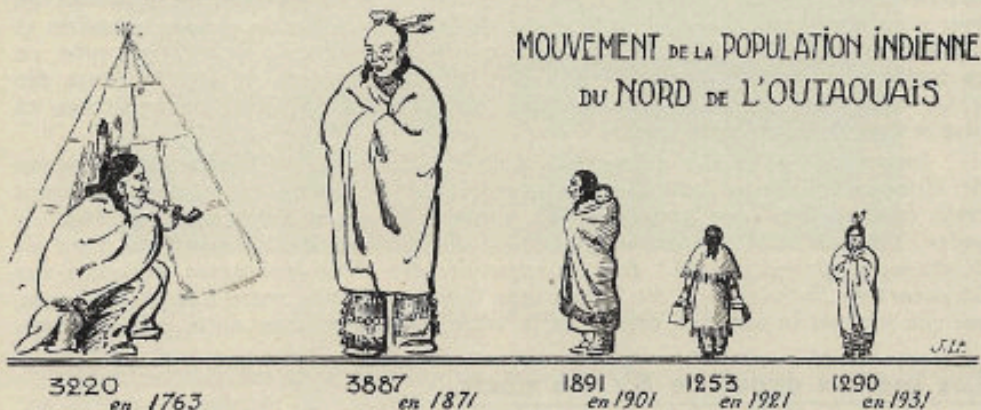


Fig. 117. —

Les deux réserves de Maniwaki et d'Oka ont été l'occasion de difficultés célèbres dans notre histoire régionale. Monseigneur Guigues et les Oblats qui représentaient les Indiens du Nord furent violemment accusés par un député protestant de s'emparer de terrains au détriment des Indiens. Il fut facile de démontrer que si les missionnaires Oblats avaient reçu les concessions de terres c'était au nom des Indiens qui, devant la loi canadienne, sont considérés comme des enfants et n'ont pas le droit de régler leurs affaires par eux-mêmes.

Quant à la réserve d'Oka, les Indiens qui y avaient été seulement reçus par les Sulpiciens et non pas établis comme sur une vraie réserve, cherchèrent noise à

leurs bienfaiteurs, ce à quoi du reste ils étaient poussés par de fanatiques protestants. Cette difficulté ne fut jamais réglée d'une manière complète et elle entraîna l'émigration dans Ontario d'un certain nombre de Sauvages d'Oka (voir l'histoire d'Aylmer dans la partie locale, page 206).



Ph. Pacifique Canadien.

Fig. 118. — Les Indiens du lac Victoria au sortir de la messe le dimanche.

Questionnaire

Au XVIIIème Siècle: 1.—La paix avec les Indiens signée en 1701 profita-t-elle à notre région? 2.—Y avait-il une autre route que celle de la rivière Outaouais pour aller vers l'ouest? 3.—Quand commença-t-on à s'en servir? 4.—Quelle grande expédition passa dans notre région en 1701? 5.— Quel poste allait-elle fonder? 6.— En 1728? En 1731? 7.— Notre région fut-elle fréquentée par les missionnaires et les traitants? 8.— Qui nous en fournit la preuve? 9.— Quels sont les forts que l'on construisit durant le XVIIIème siècle dans notre région? 10.— Que fit l'arpenteur Normandin en 1733? 11.— Quand commença-t-on à faire des prospections minières dans notre région? 12.— Pourquoi défendit-on aux colons de s'installer dans notre région jusqu'en 1715? 13.— Y avait-on cependant concédé des fiefs? 14.— Nommez-les? 15.— Quand eut lieu le premier défrichement? 16.— Est-ce une date importante dans notre histoire régionale? 17.— A qui avait été concédée la seigneurie des Deux-Montagnes? 18.— Pourquoi? 19.— Où s'établirent un bon nombre des Indiens de notre vallée au XVIIIe siècle? 20.—Quelle était leur principale occupation? 21.— A quelle nation appartenaient-ils? 22.— Quels services ont-ils rendus aux Français pendant la guerre coloniale de 1744 à 1748? 23.— Que fit Philémon Wright quand il s'établit à Hull? 24.— Que fit-on en 1851 pour améliorer le sort des Indiens? 25.— Quelles réserves furent constituées dans notre région? 26.— Ces réserves n'ont-elles pas occasionné certaines difficultés? 27.— Quelles accusations fausses furent portées contre Mgr Guigues et les Oblats au sujet de la réserve de Maniwaki? Contre les Sulpiciens d'Oka? 28.—Montrez que ces accusations étaient injustifiées.

Chapitre II

Le Nord de l'Outaouais depuis la Conquête

(1760 à nos jours)

Les compagnies de traite et les voyageurs

Après la Conquête, les Anglais succédèrent aux Français dans la traite des pelleteries.

A vrai dire, ils avaient déjà un pied-à-terre au Canada et la puissante compagnie de la Baie d'Hudson, pendant longtemps souveraine des territoires du Nord-Ouest, avait été fondée à Londres en 1670, sur les offres de deux Français, Radisson et Des Groseilliers.

En 1783 une redoutable rivale se fonda à Montréal: la Compagnie du Nord-Ouest. ⁽¹⁾ Après une lutte très âpre et sanglante, en 1821, les deux compagnies de fourrure se fondirent en une seule qui garda le nom de la plus vieille. Avant la fusion, chacune de ces puissantes sociétés possédait dans notre région un grand nombre de forts. Les uns étaient des postes hérités des Français comme celui de Coulonge, ou repris comme celui du Lièvre, mais le plus grand nombre furent de nouvelles stations de traite dont voici la liste:

1.—Poste du Lac des Sables: Poste établi à la décharge du Lac, sur la Lièvre, par la Compagnie de la Baie d'Hudson avant 1826.

2.—Fort de la Rivière Désert: Site probable de Maniwaki. Poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

(1) Pour ne pas nous écarter du but de ce manuel, nous n'avons pas voulu parler des scissions momentanées qui se sont produites dans la compagnie même du Nord-Ouest.

3.—Fort Kakababeagino: Poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, sur le lac Cabonga, à 40 milles à l'est du grand lac Victoria. — Fort qui fut établi avant 1856 et qui fonctionna jusqu'en 1880, en qualité d'avant-poste du Fort Témiscamingue.

4.—Poste du Lac ou des Chutes des Chats ou Fort Mondion: Ce poste ou ces postes n'existèrent qu'entre 1800 et 1821.—L'un appartenait à la Compagnie du Nord-Ouest, l'autre à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

5.—Poste du Lac à la Truite: Situé sur le lac du même nom et se déversant dans le Lac Barrière et le grand Lac Victoria. Etabli par la Compagnie de la Baie d'Hudson après la conquête.



Ph. Pacifique Canadien.

Fig. 119. — L'établissement du lac Victoria: chapelle et poste de la compagnie de la Baie d'Hudson.

6.—Poste du Lac Barrière: Situé au sud du lac. Etabli vers 1900 par la Compagnie de la Baie d'Hudson.

7.—Poste du Lac Victoria: Situé près de la source de la rivière Outaouais. Érigé avant 1820, il fut d'abord un poste de la Compagnie du Nord-Ouest. — Administré jusqu'à nos jours par la Compagnie de la Baie d'Hudson.

8.—Fort William, canton de Sheen: Appelé aussi Fort des Allumettes, il était établi sur l'emplacement d'un vieux fort français. La Compagnie de la Baie d'Hudson s'y établit en 1821

9.—Fort du Moine: à l'embouchure de la rivière du même nom. (1)

(1) Contrairement à ce qu'on pourrait penser, il n'y eut pas de fort à l'endroit qu'on appelle Portage-du-Fort. La signification de ce nom semble être: le portage qu'il fallait faire pour parvenir au Fort (Coulange), à la tête de l'Île du Calumet. Cette interprétation n'empêche qu'on suppose qu'il y ait eu à cet endroit un dépôt permanent de marchandises, mais il s'agirait plutôt de ce qu'on appelait une "cache". On a donné une autre interprétation du nom de ce village: à cause de la difficulté du portage, il fallait un homme fort pour l'entreprendre; ce serait le portage de l'homme fort. — Pour l'emplacement des forts ci-dessus voir la carte, page 125.

C'est auprès de ces forts que tous les Indiens et les trappeurs se rassemblaient et échangeaient leurs peletteries, produits de leur chasse d'hiver, contre des produits modernes.

Si la haute direction de ces Compagnies était anglaise, un bon nombre de ses "bourgeois" ou chefs de postes étaient des Canadiens-Français comme presque tous les employés inférieurs de la Compagnie connus sous le nom de "voyageurs". Ce sont eux qui, en épousant des sauvagesses dans l'Ouest, ont donné naissance aux Métis français dont la douloureuse histoire constitue un chapitre important de l'histoire du Canada.

Peu à peu, au cours du XIX^{ème} siècle, la traite sur l'Outaouais fit place au commerce du bois puis aux établissements de colons. Longtemps cependant les bords de la rivière furent témoins des prouesses des "voyageurs" et furent égayés de leurs chansons.

Le commerce du bois et les forestiers

Notre région fut longtemps une terre d'aventure où pouvaient se donner libre cours toutes les initiatives. Le début du XIX^{ème} siècle vit arriver sur le bord de l'Outaouais et particulièrement aux Chaudières un Anglais entreprenant et génial: Philémon Wright. Il entrevit tout le profit que l'on pouvait tirer des immenses forêts de la région.

La difficulté de cette entreprise venait moins de la rareté des hommes et de l'argent que des moyens à prendre pour écouler le bois coupé. Les rapides de la rivière Ottawa étaient un obstacle sérieux, car le canal de Grenville n'existait point encore. Philémon Wright essaya le système des "cages" de bois. C'étaient d'immenses radeaux lentement poussés à la voile par le vent ou à la rame. Dans les rapides le radeau était décomposé en plusieurs sections ou "cribs" montés par un ou deux hommes qui bravement les dirigeaient au milieu des bouillons des rapides. Dans le bas du Sault on reconstituait le radeau, et... à la grâce de Dieu. C'est ainsi que le 11 juin 1806 le premier "train de bois", auquel Wright avait donné le nom symbolique de "Colombo", sortait de la Gatineau et à travers les rapides de l'Outaouais et du St-Laurent parvenait à Québec: c'est là une date capitale dans notre histoire régionale comme dans celle du commerce forestier canadien. Le gouvernement favorisa bientôt l'écoulement du bois par le système des "glissoires" le long des rapides, puis par les canaux.

L'importance de ce commerce attira un grand nombre de bûcherons le long de l'Outaouais et à l'intérieur en remontant vers le Nord. La coupe du bois amena la création des "chantiers" où, jusqu'à nos jours, beaucoup d'"habitants" ont trouvé une diversion au chômage forcé de l'hiver, saison morte de la culture. (1) Le flottage du bois sur des rivières accidentées comme la Gatineau rendit nécessaire

(1) Les chantiers n'offrent pas que des avantages à nos cultivateurs: il serait bien désirable que les loisirs de l'hiver soient employés à d'autres occupations peut-être moins immédiatement profitables mais d'une influence plus prolongée sur l'ensemble de notre classe rurale.

la "drave", c'est-à-dire le travail qui consiste à remettre au courant les billes arrêtées et enchevêtrées sur les rochers, parfois au milieu même des rapides.

Chaque année des milliers d'hommes étaient ainsi attirés à Hull, en face de Bytown, à la Pointe-Gatineau, à Coulouge. Ils ont créé ce type si popularisé par nos écrivains, nos artistes, nos chansonniers, nos peintres, et qui sont connus sous les noms de "forestiers", d'"hommes de chantier", de "draveurs".

Il faut dire cependant que ce rassemblement à l'automne et au printemps d'un si grand nombre d'hommes n'était pas sans inconvénient. Pour la plupart jeunes, forts et orgueilleux de leur force, sans prêtres pour les rappeler à leur devoir ou sans police pour les contenir, loin de leur famille, ils formaient un élément de trouble.

Guettés par des plaisirs faciles, l'argent de leur travail achevait de les corrompre. Par surcroît de malheur, ils formèrent entre eux, d'après la nationalité et la religion, des groupes ennemis les uns des autres. Tout cela amena des désordres très graves, dont le souvenir nous a été conservé dans les exploits sinistres des "chêneurs" et l'histoire de Jos. Montferrand. Longtemps "les chantiers de Bytown", considérés comme un enfer, furent la terreur des épouses et des mères.



Cl. Gard The Pioneers of the Ottawa Valley.
Fig. 120. — Premiers marchands de bois de la région.
1. R. K. Klock - 2. Joseph Aumont - 3. Dan. McLachlin - 4. John Egan - 5. John Poupère.

Développement général

L'exploitation du bois déjà si profitable en elle-même, fut le point de départ du développement général de notre région. Elle provoqua la colonisation, l'industrie et le développement complet de la civilisation.

1.—La colonisation: En coupant les arbres de la forêt, on mit à découvert des terres cultivables. Des hommes riches et puissants se firent concéder des lots, on arpenta de nouveaux cantons et partout se fondèrent des colonies qui furent le commencement des villages, des villes et des paroisses. (1) Les premiers cantons habités furent évidemment ceux du bas de la rivière (Argenteuil, Montebello). Peu à peu les bords de l'Outaouais, les cantons du Nord, la vallée de la Gatineau s'ouvrirent à la colonisation sous l'énergique impulsion du Curé Labelle. C'est ce que fait voir la carte de la page suivante.

On verra dans l'histoire locale, les détails du progrès du mouvement de la colonisation dans chaque paroisse. Disons ici un mot du développement des comtés. En 1792, le Bas-Canada, (aujourd'hui la province de Québec), fut partagé en un certain nombre de divisions électorales. Toute notre région forma alors le comté d'YORK. En 1829, le gouvernement créa les comtés des DEUX-MONTAGNES et d'OTTAWA et le nom d'York disparut. En 1853, on détacha du comté d'Ottawa celui de PONTIAC et du comté des Deux-Montagnes, celui d'ARGENTEUIL. Enfin le gouvernement fédéral, en 1892, raya le nom d'Ottawa et institua à sa place les deux comtés de WRIGHT et de LABELLE; la cité de HULL et ses environs furent érigés en comté indépendant de Wright en 1924. Pour le gouvernement provincial, on trouve les mêmes divisions, sauf le comté de GATINEAU (érigé en 1930) qui coïncide à peu près avec celui de Wright, et celui de PAPI-NEAU (érigé en 1923) qui comprend la partie sud du comté fédéral de Labelle. (2)

2.—L'industrie: Le bois était en grande partie exporté entre 1800 et 1860. Mais peu à peu le développement de la colonisation, les besoins de la construction amenèrent la création des "moulins" ou scieries. Celles-ci se sont continuellement multipliées et développées jusqu'à nos jours. Les progrès de la science amenèrent de nouveaux débouchés pour le bois et l'on vit alors, dans la deuxième moitié du XIXème siècle, les manufactures d'allumettes et depuis 1880 les manufactures de papiers. (3) Ce sont là les industries principales de notre région.

3.—Développement complet: L'augmentation de la population, les besoins matériels et religieux de cette population ont obligé les autorités civiles et religieuses à organiser complètement notre région surtout à partir de 1850. Les comtés, les diocèses ont d'abord été créés. Ce qui constituait autrefois l'immense comté d'Ottawa et une annexe du diocèse de Montréal est devenu avec le temps les comtés de Pontiac, de Hull, de Wright, de Labelle, les diocèses d'Ottawa, de Pembroke et de Mont-Laurier.

(1) Dans notre région comme dans d'autres parties de la province, la colonisation fut retardée par des spéculateurs.

(2) On trouvera à l'appendice No 1 le tableau détaillé de la population de ces comtés aux diverses époques.

(3) Les usines de papier de Wilson et d'Eddy furent respectivement établies en 1880 à Lachute et en 1890 à Hull. En fait le premier "moulin" à papier de notre région et de tout le Canada est beaucoup plus ancien: c'est celui de St-André d'Argenteuil établi en 1803; mais il ne fonctionna que quelques années (voir fig. 122).

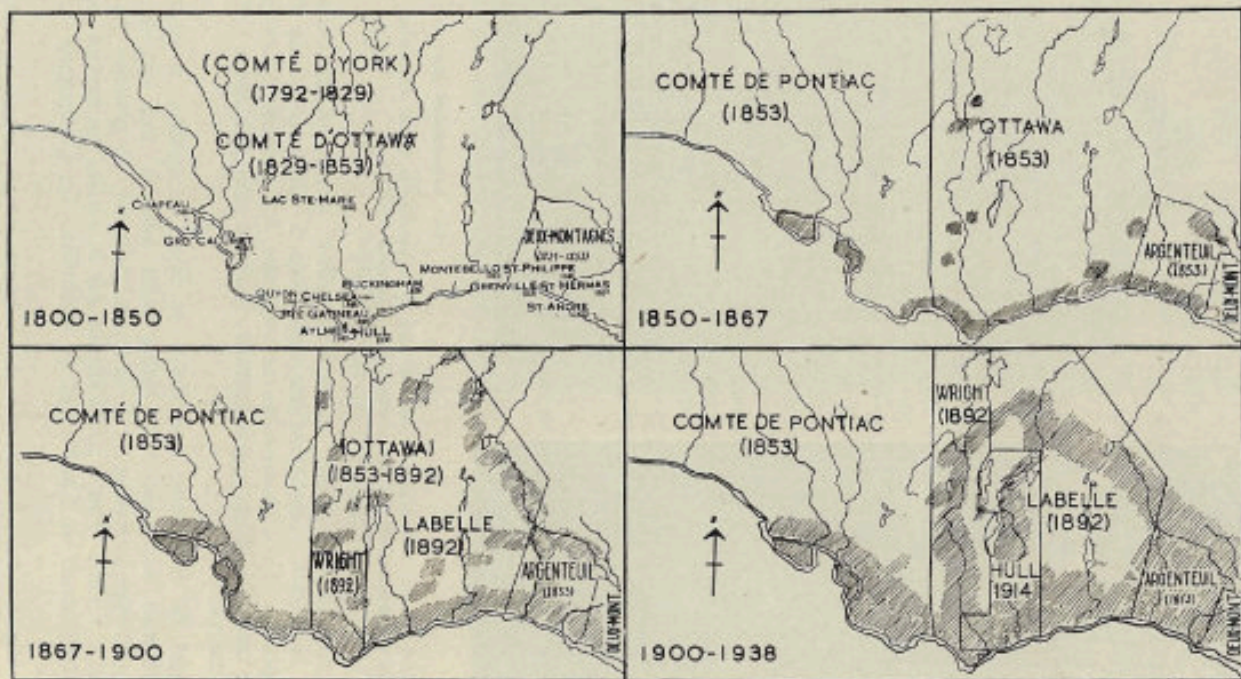
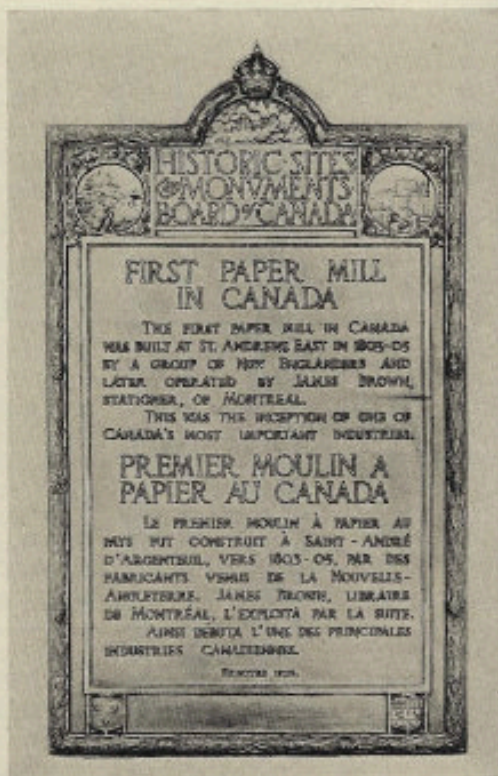
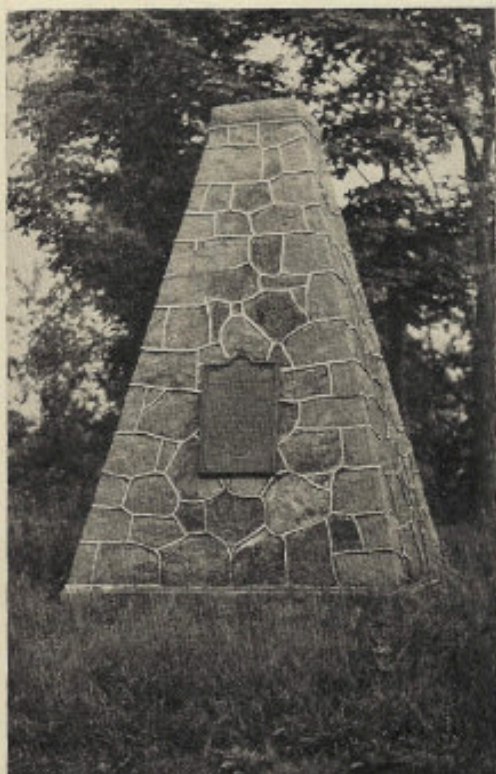


Fig. 121. — Carte du développement de la colonisation dans notre région. La section 1800-1850 porte le nom des plus anciennes paroisses ou établissements avec la date de fondation. Les autres sections indiquent en parties ombrées, le progrès de la colonisation. Les noms marqués en gros avec une date sont ceux des comtés fédéraux et de leur création.



Ph. Commission des Sites historiques.

Fig. 122. — Monument historique à St-André d'Argenteuil, pour rappeler la construction de la première papeterie (1803).

Il nous est impossible d'esquisser un tableau même incomplet du développement industriel de la région: cela tient de trop près à l'histoire locale et l'on voudra bien s'y reporter. Contentons-nous de rappeler les principales étapes du développement des communications qui marche toujours de pair avec celui de l'industrie et du commerce.

En 1818, Wright fit construire une route de Hull à Aylmer, à laquelle il donna le nom de chemin Britannia, sans doute pour affirmer son loyalisme que certains pouvaient peut-être suspecter. (1) L'année suivante, le premier bateau à vapeur l'Union arrivait à Hull. Peu à peu s'établit sur la rivière un service régulier. En 1833, s'ouvrent les canaux de Carillon et de Grenville. La Compagnie de navi-

(1) Wright, en effet, bien que sujet britannique de naissance, était considéré comme un Américain.

gation de la rivière Ottawa maintint un service public à partir de 1842: le "Porcupine" naviguait entre Ottawa et Grenville, l'"Oldfield" de Carillon à Montréal. Il semble que les dimensions des canaux ne permirent pas à ces navires d'y pénétrer.

En 1850, le bateau "Lady Simpson" entre en service; il fut suivi de l'"Atlas", du "Prince de Galles", de la "Reine Victoria", de l'"Alexandra", du "Souverain", de la "Duchesse d'York", de l'"Impératrice", de la "Princesse" et du "Victoria". Comme on le voit, les bateaux de l'Outaouais nageaient en pleine ère "victorienne" et loyale. Des vaisseaux plus petits faisaient le transport des marchandises. La poste, à cette époque, fut principalement assurée par ces bateaux, et nous voyons alors s'établir les bureaux de poste de St-André d'Argenteuil (1819), de Grenville (1820), de Turnpike (Aylmer) (1832), de Buckingham (1832), de Hull (1833), de Lochaber (1833), de Lachute (1835), de Chelsea (1837), de Clarindon (1837), de Bristol (1845), de Fort-William (1845), de Onslow (1845), pour ne nommer que les plus anciens. L'année 1854 vit la construction du premier chemin de fer de notre vallée: celui de Carillon-Grenville. Depuis, on a vu s'amorcer les lignes, — que nous voyons aujourd'hui complétées, — de Hull-Waltham (1880), Montréal-Hull (1877), Hull-Maniwaki (1871), Montréal-Labelle (1883), Labelle-Mont-Laurier 1899 (la Compagnie du chemin de fer de colonisation du Nord). Les Chemins de fer Nationaux ont une ligne qui passe pour quelques milles dans le comté de Pontiac, près de Bryson. Comme on le sait, à partir de 1925, les routes d'autos ont pris une importance égale au chemin de fer pour le commerce, et leurs différents réseaux se sont développés d'une manière considérable depuis ce temps.

LECTURE No 12.

Trois pionniers du développement de notre région

PHILEMON WRIGHT

Le fondateur

(voir dans la partie locale, page 183, le chapitre de Hull)

LE CURÉ LABELLE

Le colonisateur

Antoine Labelle naquit à Ste-Rose de Laval le 24 novembre 1833. Il fit ses études à Ste-Thérèse et, ordonné prêtre en 1856, il fut successivement curé à St-Antoine-Abbé, à St-Bernard de Lacolle et enfin à St-Jérôme, à partir de 1868. Pendant les six dernières années de sa vie, il cumula les fonctions de curé et de Sous-Ministre de l'Agriculture à Québec. C'est dans cette ville qu'il mourut encore dans la force de l'âge en 1891.

Le curé Labelle appartient à l'histoire de notre région non comme curé de St-Jérôme mais comme pionnier de la colonisation dans la région de l'Outaouais; c'est lui qui détourna un grand nombre de Canadiens français de la route des Etats-Unis pour les amener sur les bords de la rivière du Nord, de la Rouge, de la Lièvre et de la Gatineau.

Un voyageur français disait vers 1880 que trois choses l'avaient frappé au Canada: les chutes Niagara, la foi du peuple et le curé Labelle. Celui-ci, en effet, était même de son vivant un homme célèbre. Au physique, dans ses manières, dans son œuvre, il était aussi remarquable que possible.

D'une stature dépassant les six pieds, d'une corpulence énorme (il pesait plus de 300 livres), d'un appétit d'ogre, d'une voix bien timbrée et parfois tonitruante, toujours possédé de la même idée qu'il ne cessait de répéter, il absorbait l'attention partout où il se trouvait.

On le voyait la plupart du temps, accablé de mille affaires, passer comme une trombe dans les presbytères, les hôtels et les bureaux du gouvernement. Un jour, — il avait oublié l'heure du train — il bondit hors d'un hôtel, et voyant une voiture arrêtée au trottoir, il crie: "A qui le boghei? — C'est à un tel, lui répond-on. — Dites-lui de venir le chercher à la gare", de répondre le curé et de sauter dedans en fouettant le cheval. Quand il devait passer quelque temps dans un endroit ou veiller chez un hôte, alors il se mettait à fumer et à parler pendant des heures et des heures. Peu à peu, "la salle où il pérorait se faisait déserte, mais il ne s'en apercevait pas. Il n'y avait plus personne autour de lui et il parlait encore. On le voyait se lever, aller de l'un à l'autre, apostropher celui-ci, lancer une boutade à celui-là, faire un reproche sanglant à quelque ennemi du colon, frapper du pied, menacer, tempêter, marcher à grands pas, remplir sa pipe, aspirer des bouffées violentes, interpeller tel ou tel ministre... Si subitement, à cet instant précis, quelqu'un faisant irruption dans la salle, jetait un "Bonjour, Monsieur le curé", le fauve en colère avait vite fui et le sourire le plus accueillant, la bienvenue la plus aimable saluait l'arrivée du nouvel interlocuteur." Il parlait avec conviction ou tonnait contre ceux qui ne paraissaient pas partager son enthousiasme pour le "Nord" et contre les puissants qui lui refusaient un octroi, une route ou un chemin de fer. Les chemins de fer! C'était pour le curé Labelle la moitié de la colonisation et il y pensait tellement qu'il s'oubliait au confessionnal à donner à ses péni-

tents un "chemin de fer" ou qu'en chaire il invitait ses paroissiens à méditer sur les "stations du chemin de fer" !

Dans tous les milieux, il se montrait le même, convaincu, mais familier et bon enfant, aussi bien avec les pauvres colons du Nord que dans la plus élégante société du Canada ou de France, où il dut aller dans l'intérêt de la colonisation. Dans un voyage là-bas, le jour même de son arrivée à Paris, il "fut invité à dîner dans une maison opulente. Il accepta et à l'heure dite, avec sa rondeur toute rustique, il fit son entrée dans le salon de son hôte en costume de voyage, en jaquette et en bottes, sans se montrer aucunement intimidé par l'éclat des lumières et le scintillement des toilettes. L'allure de ce corpulent villageois causa d'abord quelque surprise au milieu du cercle élégant et peut-être y eut-il quelques sourires derrière les éventails ! Mais en vérité, cela ne fut pas de longue durée... Quand ce diable d'homme eut commencé à raconter sa vie et celle de ses colons, la réussite et l'accroissement des familles jetées par lui dans le nord et l'ouest canadien, il empoigna vite son auditoire."

Au milieu des affaires les plus pressantes, il resta toujours un prêtre attaché à ses devoirs de la manière la plus exacte et la plus édifiante. Assez heureux pour trouver à côté de lui un vicaire, une mère et un serviteur qui remédiaient à ses distractions avec un dévouement inlassable, et un publiciste, — Arthur Buies, — qui le popularisait, le curé Labelle remplit pendant vingt-cinq ans toute la province de sa voix et de sa personne.

Pris d'une idée fixe: peupler le Nord de la province de Canadiens-Français, il remua ciel et terre, hommes et choses; il répandit autour de lui ses convictions. Au besoin, il les faisait pénétrer par des apostrophes terribles qui frappaient toujours les grands et les puissants, jamais les petits.

Incapable de s'abaisser aux intrigues de la politique, il sut se servir de tous les partis pour réaliser sa seule grande idée patriotique: peupler le Nord. Quand on lui reprochait de s'adresser indifféremment aux conservateurs et aux libéraux — à cette époque, c'était un crime, — il répondait: "Peu importe que mon cheval soit bleu ou rouge, moi, je ne change pas de voiture".

S'il ne réussit pas de son vivant à réaliser toutes ses vues à cause de l'égoïsme des financiers, des intrigues de la politique, et disons aussi à cause de la nature des lieux, — il aurait fallu une baguette magique à la main pour mettre, comme il disait, "un homme à la place de chaque épinette", — il finit quand même par remuer les plus récalcitrants. Quoi de plus difficile à faire agir que des hommes quand il ne s'agit pas de satisfaire leurs passions ?

Le branle était donné; et depuis, les régions que le curé Labelle rêvait de voir peuplées se sont peuplées et le développement s'est fait presque point par point comme il l'avait prévu.

E. B. EDDY

L'industriel

Le premier grand industriel de notre région fut Ezra-Butler Eddy. Il fut le premier à organiser, après le commerce de bois des Wright, les industries spéciales qui en prenant du développement ont fait grandir nos villes du bord de l'Outaouais.

Comme Wright, il vint des Etats-Unis. C'est en 1851 qu'il arriva avec sa femme à Hull. Aidé de sa fidèle compagne, il entreprit dans des conditions assez modestes la fabrication des allumettes, qu'il pratiquait déjà aux Etats-Unis. Dans les débuts, il dut se faire lui-même le vendeur de ses produits.

Peu à peu, à cause de la proximité de la matière première, les forêts de l'Outaouais, et d'un marché sans cesse grandissant avec les progrès de la colonisation, le petit atelier du début devint une usine où se groupait autour du chef un essaim de travailleurs dévoués.

Vers 1860, Eddy s'adjoignit deux hommes dont les noms sont intimement associés avec le sien dans l'esprit des anciens de Hull: S.-S. Cushman et George Millen. Ce dernier eut à diriger les scieries qu'Eddy avait ajoutées à la fabrique d'allumettes. Depuis la compagnie a étendu son activité à diverses industries du bois telles que la menuiserie, la pulpe et enfin le papier à partir de 1890.

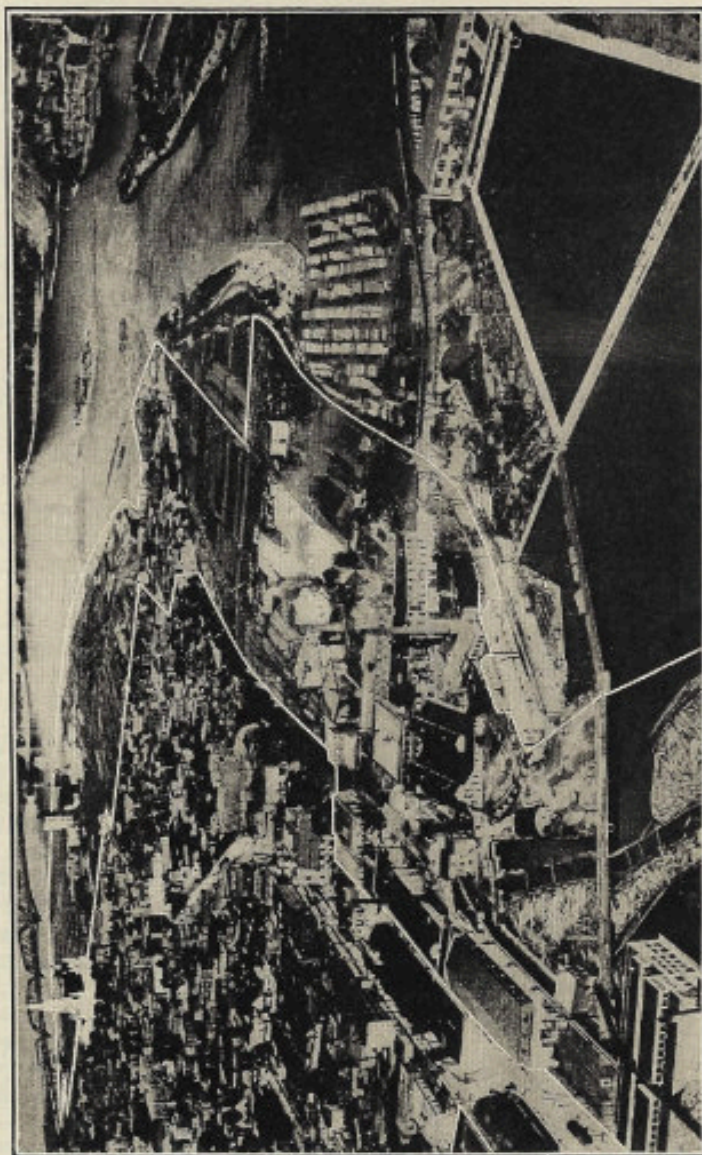


Cl. E. B. Eddy.

Fig. 123. — Une ancienne cour à bois chez Eddy.

L'importance actuelle de la maison Eddy ne doit point laisser penser qu'elle est le couronnement d'une suite ininterrompue de progrès et de succès. Il y eut dans la carrière du vieux Eddy, — tout comme dans celle de Wright, — des moments terribles où un homme moins résolu aurait tristement courbé la tête devant la mauvaise fortune. En 1880, une crise économique très grave et, en 1882, un incendie qui rasa tous les édifices de la fabrique, moins l'allumière, accablèrent Eddy à la banqueroute: en 1900, le grand feu qui détruisit tout un quartier de Hull et d'Ottawa engloba dans ses ravages les terrains de la compagnie. Chaque fois, le vieux Eddy se remit à l'œuvre et son énergie, sa superbe confiance encouragèrent les financiers à l'aider et chaque fois il sut en quelques années rembourser les emprunts considérables qu'il avait dû faire.

Longtemps il fut mêlé aux progrès de la ville de Hull, — il mourut en 1906. Sa figure doit rester dans notre histoire régionale comme le type d'un homme entreprenant et tenace; son exemple doit montrer aux jeunes que les difficultés, les crises économiques ne doivent point décourager ceux qui ont du cœur mais au contraire stimuler leur énergie pour atteindre à un succès durable.



Cl. Le Droit, Ottawa.

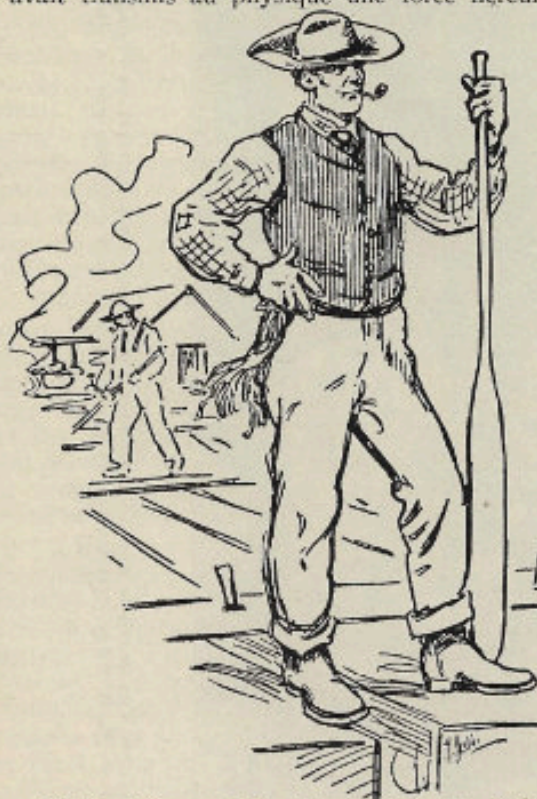
Fig. 124. — Vue partielle de Hull montrant l'ensemble des propriétés de l'importante compagnie E. B. Eddy. Les bornes de ces propriétés sont indiquées par un trait blanc.

LECTURE No 13.

Joseph Montferrand (1802-1864)

L'époque troublée où il "n'y avait pas de Dieu" dans les chantiers de Bytown, posséda son héros, son chevalier errant, son bon géant, terreur des méchants et recours des bons: il s'appelait Jos. Montferrand.

Il naquit à Montréal en 1802 au faubourg St-Laurent. Ses parents qui lui avait transmis au physique une force herculéenne et au moral un bon caractère



s'occupèrent de lui procurer une éducation fortement chrétienne et toute sa vie il garda l'empreinte du milieu de son enfance.

A vingt ans, il s'engagea au service de la compagnie du Nord-Ouest qui, outre le monopole des fourrures dans la vallée de l'Outaouais, possédait divers établissements. De 1832 à 1840, il fut contremaître dans les forêts au nord de l'Outaouais, puis, à partir de cette année, il dirigea la descente des "trains de bois" sur la rivière jusqu'à Montréal et de là à Québec sur le St-Laurent.

Ses fonctions l'obligeaient à une vie de continuel déplacements. Obligé de vivre dans les hôtels, il entra en relation avec toutes sortes de gens. A une époque où l'on admirait avec passion la force et le courage physiques, il eut souvent l'occasion de faire montre de sa vigueur. On aurait tort cependant de voir en lui une sorte de matamore provoquant, ivrogne et querelleur. Son esprit religieux, sa sobriété en faisait un homme calme et d'un commerce facile. A ceux qui raillaient sa répugnance à se battre il disait: "J'ai promis à ma mère et à la Sainte Vierge

Cl. The Pioneers of the Ottawa Valley par A. Gard.
 Fig. 125. — JOS. MONTFERRAND, croquis de Henri Julien. Ce portrait passe pour être d'une grande fidélité. Quelqu'un qui n'avait pas vu Montferrand depuis vingt ans, reconnut très bien sa figure et son allure générale en voyant ce dessin.

de n'agir que si je voyais une chose mauvaise, un tort, une insulte imméritée ou un "fort opprimant le faible".

Il dut malgré cela intervenir très souvent et faire sentir à bien des arrogants la force de ses bras, la dureté de son poing et la souplesse de sa botte. Nous n'en finirions point de raconter les défis qu'il reçut et les leçons qu'il donna aux impudents qui le provoquèrent. Glanons seulement les incidents les plus célèbres.

Montferrand et les "Chêneurs"

On raconte qu'un jour, en 1829, plus de cent cinquante "shiners ou chèneurs" s'étaient mis en embuscade, du côté de Hull, à l'extrémité du pont, qui est suspendu sur la décharge de la cataracte. Montferrand, qui avait conçu des soupçons, demanda à une femme dont l'échoppe se trouvait à la tête du pont, du côté de Bytown, s'il y avait du monde dans le voisinage, et sur sa réponse négative, il partit seul pour traverser. A peine rendu au milieu du trajet, l'ennemi se précipita au-devant de lui. Il voulut fuir, mais la femme avait refermé la porte du pont. Les shiners brandissaient des gourdins et proféraient des menaces en s'excitant les uns les autres. Montferrand fit quelques enjambées rapides pour se rapprocher du groupe des agresseurs; ceux-ci s'arrêtèrent un instant, mais l'un d'eux, plus exposé, tomba aux mains du Canadien, qui le saisit par les pieds et s'en fit une massue avec laquelle il coucha par terre le premier rang; puis, ramassant ces malheureux comme des poupées, il les lança, à droite et à gauche, dans les bouillons blancs de la rivière. Au moment de l'attaque, Montferrand avait invoqué la Sainte Vierge et fait le signe de la croix. L'un des shineurs culbutés se releva sur ses genoux et, au moment où la formidable poigne du géant allait lui faire subir le sort des autres, il décrivit sur sa personne, avec un air suppliant, le signe de la croix. "Passe derrière," lui dit Montferrand, qui, sans tarder, bondit de nouveau en avant et recommença à abattre des hommes. La scène était horrible. Le sang coulait du parapet dans la rivière. Une foule de gens, rassemblés sur le rivage de Hull, regardaient détalier les shineurs, qui s'enfuyaient par la route d'Aylmer. Montferrand venait de passer le pont comme il passait partout: en vainqueur.

La carte de visite de Montferrand

J'emprunte à M. Montpetit la substance de l'anecdote suivante. Un jour, Montferrand avait invité plusieurs de ses hommes à se désaltérer dans un petit hôtel bien tenu. Il fut étonné, en entrant, de voir que les figures du personnel de la maison n'étaient plus les mêmes. L'ancien propriétaire avait changé de résidence.

—Pardonnez-moi, madame, dit-il à une jolie femme qui tenait le comptoir. Autrefois, on me connaissait ici. En ce moment, je n'ai pas de monnaie, et je me retire.

—Restez, monsieur, avec vos amis; sans savoir qui vous êtes, je vous crois homme d'honneur. Faites-vous servir. On profita de la permission. Montferrand entama une causerie avec la nouvelle maîtresse du logis. Avant de partir, il la

remercia de son obligeance, puis, se plaçant au milieu de la salle, il s'enleva d'un vigoureux coup de jarret, marqua les clous de sa botte sur le plafond, et, avec une grâce parfaite: "Voici, madame, ma carte de visite; vous pourrez la montrer à vos clients: Je me nomme Montferrand."

La "signature" du colosse a fait une partie de la fortune de la belle hôtelière. On venait la voir de dix lieues à la ronde.

Ayant acquis une fortune rondelette, Montferrand se retira de l'activité en 1856. Bon voisin, il coula des jours paisibles, regrettant d'avoir vécu à une époque de troubles et d'avoir acquis une réputation issue en quelque sorte de la violence et de la force brutale. Il mourut à Montréal en 1864.

LECTURE No 14.

L'Expédition de Low

(17-20 novembre 1895)

Un épisode des progrès de la civilisation

Dans notre histoire régionale on désigne sous le nom d'expédition de Low une courte démonstration militaire faite dans le canton de Low (comté de Gatineau) pour forcer à la soumission des cultivateurs irlandais qui refusaient de payer leurs taxes.

Beaucoup se souviennent de cette expédition, car elle eut lieu il y a une quarantaine d'années seulement—novembre, 1895—et, par conséquent, bon nombre de ceux qui en firent partie vivent encore. Dans le temps, elle fit grand tapage et les journaux, prenant l'affaire au sérieux, lui consacrèrent des manchettes flamboyantes telles que "At the Front".

Ce fut une campagne de quatre jours sans la plus petite escarmouche. Naturellement, de morts et de blessés, point. Pas non plus d'actes héroïques avec, à titre de récompense, un bout de ruban. Non. Toute l'affaire se résuma à un beau déploiement militaire au bénéfice des enfants du pays occupé qui tous se firent un devoir de manquer l'école pendant toute la durée des opérations. Cette magnifique parade eut cependant pour effet de vaincre l'obstination des récalcitrants, et les dettes furent soldées en vitesse.

Avant d'entrer dans les détails de cette excursion, il est opportun de jeter un coup d'œil sur les événements qui motivèrent, aux yeux des autorités civiles, une intervention armée.

En 1878, le canton de Low refuse de payer ses taxes au conseil de comté, et c'est à ce moment que les difficultés commencent. A deux reprises, les tribunaux

sont saisis de l'affaire et rendent jugement contre la municipalité. Celle-ci, dans l'intervalle, a voté l'abolition de son propre conseil et ne porte pas plus d'attention aux jugements de cours qu'aux saisies dont on la menace. Des huissiers envoyés pour mettre la main sur les biens des créanciers sont reçus comme des chiens dans un jeu de quilles. L'un d'eux, M. Flatters, d'Aylmer, est saisi et emprisonné pendant 48 heures, sans nourriture. C'est en vain que les révérends Blondin et Foley, respectivement curés de Low et de Farrelton, intervinrent: rien ne peut ébranler l'entêtement de leurs ouailles.

Après quinze ans de pourparlers inutiles, les choses en sont encore au même point quand, au mois de juillet 1895, les huissiers tentent, à nouveau, de faire la perception. Ils sont aussitôt malmenés, injuriés, puis éconduits. M. C.-B. Major, l'avocat du comté, s'avise alors de faire accompagner ses agents par une escouade de constables provinciaux. Ceux-ci font le trajet de Hull à Low en voiture et, après s'être fait cahoter sur 36 milles de mauvais chemins, ils arrivent à destination dans la nuit du 14 novembre et s'installent à l'hôtel Brooks. Le lendemain, encadrés par les agents de police, les huissiers font leur ronde. Mais la population, indignée, n'est pas pour s'en laisser imposer par des flics. Une foule considérable et menaçante, armée de *shillalas*, suit pas à pas les huissiers et leur escorte. Les têtes s'échauffent; on profère des menaces, et les plus déterminés parlent "de faire un malheur," si on ne les laisse pas tranquilles.

A bout de patience et dans la crainte de troubles plus graves, M. Major demande au procureur général de la province de Québec, M. Casgrain, l'appui de la milice.

Mobilisation. Aussitôt, grand branle-bas aux quartiers-généraux d'Ottawa. L'hon. A. R. Dickey, ministre de la milice, réunit un conseil de guerre. Le samedi matin, 16 novembre, un long conciliabule a lieu entre lui et ses principaux lieutenants, le brigadier général W. J. Gascoigne, le lt-col. l'hon. Matthew Aylmer et le lt-col. J. Wright.

Dans le courant de la journée, le colonel Aylmer ordonne au 43e bataillon, au P.L.D.G. et à la 2e batterie de campagne de se rassembler dans le plus bref délai possible et de choisir leurs meilleurs hommes.

La nouvelle d'une intervention armée à Low se répand dans la capitale comme une traînée de poudre. Ici et là, sur la rue, des groupes animés discutent les différents aspects de cette expédition, les dangers qu'elle présente, surtout à cette saison de l'année. Les militaires, eux, on les reconnaît facilement à leur allure affairée, à la manière entendue dont ils jugent la situation. La phrase qu'on entend le plus, quand deux soldats s'abordent, au pas de course, c'est "Pars-tu?"

Plusieurs, évidemment, font la veillée d'armes et trinquent dans les tavernes, en compagnie d'amis... qu'ils ne reverront peut-être jamais! Qui sait? On dit que ces Irlandais de Low sont déterminés... qu'il faudra prendre les fermes d'assaut les unes après les autres... que le sang coulera...

On choisit 124 hommes pris dans les Dragons de la princesse Louise, la 2e batterie de campagne et le 43e bataillon d'infanterie et le départ est fixé au dimanche matin, 17 novembre.

A 8 heures les troupes sortent du manège, musique en tête, et défilent à travers les rues de la ville pour se rendre à la gare Union. Une foule nombreuse et enthousiaste les acclame au passage et vient assister au départ du train spécial qui les conduira *au front*. Le ministre de la milice, M. Dickey, est à la gare en compagnie du major général Gascoigne. Ce dernier passe les hommes en revue, puis fait aux officiers des recommandations puisées dans le texte même de la loi militaire. S'inspirant du paragraphe 923 des King's Regulations and Orders, il recommande aux hommes de ne pas flancher. S'ils reçoivent l'ordre de faire feu, ils devront y aller franchement et ne pas tirer par-dessus la tête des manifestants, car ils risqueraient ainsi de tuer ou de blesser des innocents.

A 9 heures et demie, le train s'ébranle. Des acclamations jaillissent de toutes les poitrines, puis, les petites amies essuient à la dérobée une larme furtive pendant que la locomotive tousse à rendre l'âme et que les soldats entonnent, une dernière fois et d'une voix éraillée, "The girl I left behind me".

Le convoi du C.P.R. sur lequel le contingent file à toute vapeur vers le pays de la Gatineau comprend 9 wagons dont 3 sont occupés par les troupes et 4 par les chevaux de la cavalerie et de l'artillerie. Il y a aussi 2 wagons chargés de bagages.

Le camp de Low. Il est 11 heures 45 quand le train spécial arrive à Low. Il n'a pris qu'un peu plus de deux heures pour couvrir une quarantaine de milles ? Le trajet s'est effectué sans incident, les insurgés ayant négligé, par bravade sans doute, de dynamiter les pontceaux.

Les habitants de Low qui, la veille au soir, ont appris par les journaux d'Ottawa, qu'on allait dépêcher des troupes contre eux, sont tout de même ébahis d'apprendre que les autorités militaires sont déjà sur les lieux. Ils regardent avec une curiosité mêlée d'anxiété ces visiteurs étranges qui, bientôt, vont s'installer, avec armes et bagages, à un demi-mille à peu près de la gare de Low, sur une petite crête au pied de laquelle coule un ruisseau. En un rien de temps, une trentaine de tentes ont surgi, face à l'ouest, et les "campeurs" en prennent aussitôt possession pendant que des sentinelles armées jusqu'aux dents protègent le camp contre la possibilité d'un coup de main. Mais l'arrivée des troupes à Low a beaucoup refroidi l'ardeur belliqueuse des contribuables récalcitrants et, à l'exception de quelques têtes chaudes, personne ne songe plus sérieusement à résister. Les plus modérés sont prêts à passer sous les fourches caudines; ils opinent pour le paiement immédiat des impôts et le renvoi des troupes à brève échéance.

La journée du dimanche se passe sans la moindre petite alerte. Par bonheur, il fait un temps relativement doux, et les troupes n'ont pas à souffrir du froid. Durant la soirée, on redouble de surveillance. Des sentinelles à cheval patrouillent le chemin du roi et interpellent les passants. Au camp, tout le monde est plein d'entrain. On allume un immense feu de joie dont les flammes se projettent haut dans le ciel et dessinent des arabesques sur les tentes: les soldats viennent s'y chauffer et chantent en chœur "Tenting tonight" et d'autres airs du répertoire populaire de l'époque.

Veni, vidi, vici. Le lendemain matin, lundi, le secrétaire-trésorier du comté, M. Desjardins, sommeille paisiblement à l'hôtel Brooks quand, soudain, à 7 heures, il est éveillé par le propriétaire de l'établissement qui lui annonce que des contribuables l'attendent pour solder leurs comptes. Bientôt, l'hôtel est encombré de cultivateurs anxieux de se mettre en règle et au plus vite. C'est à celui qui payerait le premier. L'empressement est si général qu'il faut faire venir, en toute hâte, quelques dragons pour maintenir l'ordre. Non seulement les fermiers payent leurs taxes, mais ils se déclarent prêts à se donner un conseil municipal. Succès complet pour les troupes de Sa Majesté.



Ph. The Hubs and Spokes par A. Gard.

Fig. 126. — Bivouac des soldats au camp de Low.

Malgré la pluie qui tombe en abondance, "l'armée d'occupation" conserve sa bonne humeur. Elle réalise déjà que l'ennemi n'est pas féroce et que les chances de le réduire dans une bataille rangée se font de plus en plus minces.

Bien que la majorité des contribuables opine pour une soumission complète et sans condition, quelques cultivateurs de Brennan's Hill cependant tiennent encore tête aux autorités. Décidé d'en finir avec eux, M. Major, escorté de cavaliers armés de pied en cap, se rend, de nuit, chez le curé de Farrellton, M. Foley, pour lui demander de bien vouloir user de son influence et faire rentrer au bercail les brebis errantes. M. Foley est en même temps chargé par M. Major de servir aux rebelles un ultimatum leur accordant jusqu'à midi, le lendemain, pour s'amender.

Mardi, quand le délai fixé par l'avocat du comté expire, tous les contribuables de Brennan's Hill et du district ont déposé les armes, à l'exception de deux.

Aussitôt, M. Major ordonne à des huissiers d'aller saisir les biens de ces retardataires. Pour prévenir toute manifestation hostile, les huissiers se font escorter par un imposant détachement de trente hommes à cheval. La cavalcade, commandée par le major Bliss, se rend avec précaution aux maisons contre lesquelles des sanctions ont été prononcées, mais elle les trouve sans occupants. Comme la loi ne lui permet pas d'opérer une saisie en l'absence des propriétaires, le détachement fait volte-face et revient au camp, bredouille.

Dans la soirée, les conseillers municipaux choisis la veille se réunissent pour la première fois. M. Ed. McSheffrey, de Venosta, est élu maire, et M. Patrick Hayes, secrétaire-trésorier. M. Major qui assiste à la réunion du conseil annonce que les contribuables du canton de Low devront payer tous les frais—environ \$5,000—occasionnés par l'envoi de constables provinciaux et la mobilisation de la milice. Le conseil, l'épée de Damoclès au-dessus de la tête, fait toutes les promesses qu'on exige et, en retour, M. Major fait savoir au lt-col. Aylmer qu'il peut maintenant lever le camp.

La campagne est finie. Le lendemain (20 novembre) après trois jours de vie au grand air et sous la tente, l'armée plie bagages. Plusieurs voient approcher, à regret, l'heure du départ, mais, par contre, beaucoup ne sont pas fâchés de réintégrer leurs pénates, d'autant plus que c'est demain jour d'actions de grâces et qu'une dinde dorée les attend.

A 4 heures de l'après-midi, un train spécial quitte Low emportant vers la capitale hommes, chevaux et équipement. Le combat n'avait pas eu lieu faute de combattants.

P. BRUNET (Extrait du *Canadian Defense Quarterly*).

Questionnaire

1.— Qu'est-ce qu'une compagnie de traite? 2.— Nommez les deux principales compagnies de traite anglaises? 3.— Dites un mot sur chacune. 4.— Se faisaient-elles la lutte? 5.— Laquelle fut victorieuse? 6.— Nommez leurs principaux postes de traite dans notre région? 7.— Quelle remarque faites-vous sur les employés de ces compagnies? 8.— Qu'est-ce qu'un trappeur? Un bourgeois? Un voyageur? Un coureur des bois? 9.— A quelle nation donèrent-ils naissance dans l'Ouest? 10.— Par quel commerce fut surplacée la traite des pelleteries? 11.— Quel heureux effet eut le commerce du bois sur notre région?

1.— Quand commença l'exploitation forestière dans notre région? 2.— Qui fut le pionnier de cette industrie? 3.— Quelles difficultés dut-il vaincre? 4.— Quel système essayait-il? 5.— Expliquer en quoi il consistait. 6.— Était-il dangereux? 7.— En quelle année partit le premier train de bois pour Québec? 8.— Comment fonctionnait le système des "glissoires"? 9.— Ce commerce attira-t-il beaucoup de monde? 10.— Qu'est-ce qu'un chantier? 11.— Ce commerce est-il avantageux pour les cultivateurs? 12.— Pourquoi? 13.— Qu'est-ce que la "drave"? 14.— A-t-on beaucoup écrit sur la vie et les moeurs de ces hommes de chantiers? 15.— Pourquoi les chantiers de Bytown étaient-ils considérés comme un enfer? 16.— Comment l'exploitation forestière amena-t-elle la colonisation? 17.— Comment se fit cette colonisation? 18.— Quelle partie de notre région fut d'abord colonisée? 19.— Pourquoi? 20.— Par qui fut fondée la principale ville de notre région? 21.— Pourquoi lui donna-t-il le nom de Hull?— 22.— Nommez les principaux centres de colonisation qui furent d'abord érigés? 23.— Pourquoi notre colonisation a-t-elle été si tardive? 24.— L'arrivée de colons si nombreux amena-t-elle une autre industrie? 25.— Depuis 1900, que fait-on encore avec notre bois? 26.— Comment se font les allumettes? le papier? 27.— Notre région est-elle bien organisée au point de vue civil? 28.— Comment divisa-t-on l'immense comté d'Ottawa? 29.— A quel diocèse appartenait d'abord notre région? 30.— En quelle année le diocèse d'Ottawa fut-il érigé? 31.— Dut-on ensuite le subdiviser? 32.— Quand est-il devenu archidiocèse? 33.— Nommez les diocèses qui dépendent de la province ecclésiastique d'Ottawa?

1.— A quelle histoire locale se rattache la vie et l'oeuvre de Philémon Wright? 2.— D'où venait Eddy lorsqu'il s'établit à Hull? 3.— En quelle année arriva-t-il dans cette ville? 4.— A quelle industrie s'occupait-il d'abord? 5.— Quelles autres industries établit-il par la suite? 6.— Eut-il des difficultés et des revers dans le développement de son oeuvre? 7.— Faites un résumé de la vie du curé Labelle. 8.— Qu'avait-il de remarquable comme individu? 9.— Quelle fut sa grande oeuvre? 10.— Où naquit Jos. Montferrand? 11.— Que fit-il dans notre région? 12.— Quels traits particuliers avait-il au physique et au moral? 13.— Racontez des incidents célèbres de sa vie? 14.— Avait-il le droit de tuer les "Chêncurs" comme il le fit sur le pont des Chaudières? 15.— Quelles leçons faut-il tirer de cette histoire? 16.— En quelle année eut lieu ce qu'on appelle l'expédition de Low? 17.— Pourquoi envoya-t-on des soldats dans le canton de Low? 18.— D'où vinrent ces soldats? 19.— Eurent-ils de la difficulté à convaincre les cultivateurs de payer leurs taxes? 20.— Pourquoi faut-il des taxes dans un pays?

Chapitre III

Histoire religieuse

A.—HISTOIRE RELIGIEUSE GENERALE

Les missionnaires français

En 1615, lors de son deuxième voyage dans notre région, Samuel de Champlain, accompagné du Père Joseph Le Caron, Récollet, s'arrêta sur le promontoire que l'on appelle maintenant la pointe Nepean à Ottawa. De là, il dut apercevoir nos cantons et jeter les yeux sur la sombre forêt de la rive nord qui devait céder le pas à la future ville de Hull. Le grand explorateur dressa sa tente au pied des Chaudières, et consigna dans ses Relations la description des lieux qu'ils venait de découvrir; c'est alors qu'il rencontra la tribu des Algonquins qui peuplaient notre région; ceux-ci devaient recevoir la lumière de l'Évangile et se convertir presque tous dans leur pays ou sous les murs des forts français.

L'évangélisation du Nord de l'Outaouais allait commencer. Elle se poursuivra lentement jusqu'à l'arrivée de missionnaires officiellement attachés à nos centres, surtout des Pères Oblats, en 1844.

Nous savons que les missionnaires ont passé bien souvent par notre région et que même ils évangélisèrent les Indiens à l'Île des Allumettes, où les sauvages avaient un poste de pelleteries. Toutefois, les données historiques manquent presque totalement. L'Outaouais était peu sûr en effet. Voici ce qu'en a écrit le Père Jérôme Lalemant en 1641: "Tous les fléaux de Dieu, dit-il, se sont fait sentir les uns après les autres. La terreur de la guerre a suivi après les maladies mortelles. Les troupes des Hurons ont été mises en fuite ou sont tombées dans des embuscades. Des bandes d'Iroquois font continuellement des massacres dans les pays. Les femmes et les enfants ne sont même plus en assurance à la vue des palissades de leurs bourgs. De plus, lorsque les Hurons descendent à Trois-Rivières ou à Québec, ils craignent bien moins les dangers de l'eau et du feu que les Iroquois toujours en embuscade."

Cependant, le 1er mars 1643, Tessouat, le chef des grands Algonquins des Allumettes, descendit à Montréal, fondée l'année précédente, pour demander aux Robes noires de lui enseigner la religion et de le baptiser. Il fut instruit avec joie, baptisé et marié avec sa vieille compagne. Cette même année, 70 à 80 sauvages suivirent leur chef et reçurent le baptême à son exemple. C'est le signe du passage et de la prédication des missionnaires en nos milieux. La lecture qui suit ce chapitre apporte quelques précisions à l'appui de ce que nous venons d'avancer.

Les trafiquants eux-mêmes s'occupaient de l'âme des sauvages. Voici ce qu'en dit en 1660, le supérieur des Jésuites: "Chouard et Radisson qui ont hiverné parmi les sauvages ont été assez heureux pour baptiser 200 petits enfants." Or nous savons que Chouard et Radisson ont maintes fois monté ou descendu la "Grande-Rivière" et qu'ils séjournèrent ici ou là en notre région.

La paix de 1701 avec les Iroquois libéra définitivement notre vallée et permit aux missionnaires leur expansion évangélique.

Le dix-huitième siècle fut cependant une période assez obscure de notre histoire religieuse et il est difficile de consigner des faits importants et qui pourraient offrir un sérieux intérêt. La cession du Canada à l'Angleterre en 1763 ne fut pas sans jeter un véritable désarroi parmi nos missionnaires. Nous arrivons donc à l'année 1818 pendant laquelle deux missionnaires, suivant les traces de M. Tabeau parti en 1816, remontaient, en canot d'écorce, le cours de l'Outaouais; c'étaient MM. Provencher et Dumoulin que Mgr Plessis envoyait, à plus de 600 lieues de Québec, sur la Rivière-Rouge, fonder une mission pour les Canadiens et les Métis. Peu après, M. Jean-Jacques Lartigues était sacré évêque et la partie de notre province ecclésiastique d'Ottawa, sise dans la province de Québec, passait sous la houlette de ce prélat.

Les premières paroisses et les prêtres desservants des cantons

La plus ancienne paroisse du diocèse d'Ottawa est sans contredit Montebello. Les archives de la mission de Notre-Dame de Bonsecours, dans la seigneurie de la Petite-Nation, comme on l'appelait, remontent à 1815. La seigneurie, appartenant à la famille Papineau depuis 1804, devint, en 1810, la propriété de Joseph Papineau (père du célèbre orateur, et lui-même membre de la Chambre); elle groupait toutes les familles canadiennes alors établies dans la vallée de l'Outaouais, c'est-à-dire une trentaine. De temps en temps un prêtre de la maison des Sulpiciens d'Oka venait y donner la mission.

Le premier acte de baptême, fait le 17 septembre 1815 dans la région du Nord de l'Outaouais, et conservé religieusement dans les registres de cette vénérable église de Bonsecours, est signé par le Rév. P. J. Roupe.

En novembre 1818, M. Denis Papineau fit don d'un terrain destiné à la construction d'une église, d'une école et d'un presbytère à l'usage d'un curé. Trois ans plus tard eut lieu la bénédiction de cette église.

En 1827, M. Roupe reçut de Mgr Lartigues, la mission de visiter tous les catholiques du Haut-Outaouais. Ce fut pendant ce voyage qu'il planta des croix à Buckingham, à Aylmer et à l'Île des Allumettes, marquant les emplacements des nouvelles chapelles.

Le 12 octobre 1828, M. Paisly devint le premier missionnaire résidant à Bonsecours. Il donnait des missions dans toute la vallée de l'Outaouais; c'est ainsi qu'il a fait le premier baptême enregistré à Bytown le 21 mai 1829.

C'est à M. Brunet, cinquième curé de Bonsecours, qu'est due la première chapelle d'Aylmer, érigée en 1836.

Le Nord de l'Outaouais resta longtemps désert. Les Sulpiciens s'étaient établis à Oka au commencement du XVIII^{ème} siècle et les débris des anciennes tribus algonquines y avaient trouvé un refuge. Ces sauvages d'Oka étaient tous chrétiens. Dans le haut de l'Outaouais, au contraire, les sauvages étaient demeurés dans l'ignorance du vrai Dieu. C'est pourquoi Mgr Provencher ordonna en 1835 qu'une mission annuelle fût prêchée sur l'Outaouais. M. Brunet, missionnaire de la Petite-Nation, et M. Cannon, vicaire à Bytown, partirent donc en 1836 pour visiter tous les catholiques établis sur les bords de la rivière jusqu'au Fort Coulonge.

Cette même année, un Sulpicien de grand mérite, M. de Bellefeuille, qui avait appris l'algonquin au milieu des sauvages d'Oka, fut chargé de pousser jusqu'au lac Témiscamingue. Cette première mission fut très fructueuse. Encouragé par ce premier succès, il en fit deux autres, l'une en 1837 et l'autre en 1838, mais il mourut en rentrant à Montréal, épuisé par les trop grandes fatigues qu'il avait éprouvées.

Les continuateurs de l'œuvre de ce dévoué sulpicien furent MM. Moreau et Poiré qui fixèrent en 1839 leurs résidences au Fort William (sur l'Outaouais) où ils restèrent jusqu'à l'arrivée des Oblats en 1844.

Or, en 1836, Mgr Lartigue avait voulu faire de l'œuvre des missions de l'Outaouais une véritable institution; il donna aux jeunes prêtres qu'il envoya là pour y passer le temps de leur vicariat le titre de *missionnaires ambulants de la vallée de l'Outaouais*. Ce digne évêque leur écrivit des instructions sur leur manière de vivre et de se conduire, si belles et si apostoliques que nous regrettons, faute d'espace, de ne pouvoir les reproduire ici. Les premiers prêtres qui exercèrent ce ministère furent, MM. Brunet, Dolan, Brady et Bourassa.

Pour avoir une idée juste des missions de l'Outaouais en 1838, écoutons M. Brady faisant son rapport à l'évêque de Montréal: "Dans les trois premiers mois de l'année, comme j'ignorais l'état d'extrême détresse spirituelle dans lequel se trouvaient les fidèles au-dessus du canton de Buckingham, j'ai consacré tous mes soins, de concert avec M. Brunet, aux missions de Buckingham, de la Petite-Nation et de Grenville, ce qui était une tâche suffisante, puisque chacune de ces missions est bien capable d'occuper exclusivement un missionnaire. Au commencement, je trouvais pénible de monter, une fois par mois à Buckingham, à 10 ou 12 lieues de ma résidence, par des chemins à travers bois, complètement négligés. Mais le respect et l'attachement qu'ils me témoignent a tellement touché mon cœur que je me suis attaché à eux tout de bon.

"Les catholiques de la mission de Grenville sont très dispersés. Les prédications du ministre méthodiste sont heureusement restées sans effet.

“Le long de la Grande-Rivière et de la Gatineau dans les cantons de Templeton, il y a une centaine de familles catholiques. Dans le canton de Hull on compte environ le même nombre de catholiques, mais bien plus de protestants de toutes les confessions.

“Autrefois une ou deux missions par an suffisaient. Aujourd’hui, il n’en est plus ainsi, car des jeunes gens grandissent qui ne savent rien. Nous n’avons pas d’écoles; tous, jeunes et vieux, vivent dans la dernière ignorance. Il est donc urgent de les instruire.

“A Aylmer et à Chelsea les fidèles sont très préoccupés de la pensée d’avoir un prêtre résidant...”

Monsieur J. Roupe, P.S.S., M. Brunet, M. Paisly, M. Bourrassa et quelques autres eurent donc pendant plusieurs années la charge de toutes les missions de l’Outaouais. Et c’était un “spectacle très propre à nous inspirer de sombres pensées sur l’état du catholicisme dans nos quartiers, dira l’un d’eux, sur les dangers que courent nos frères de perdre la foi”. Et, en effet, les catholiques ne pouvaient qu’avec peine remplir leurs devoirs religieux.

Un autre missionnaire dira en 1842: “A Hull, il n’y a pas une seule école catholique. Mais il y en a 5 tenues par des hérétiques et fréquentées par 20 enfants catholiques. Il y a 3 églises protestantes, presbytérienne, anglicane et méthodiste; les Méthodistes y sont en majorité et, comme partout ailleurs, fanatiques et ignorants. Nous avons une église dans la région de Hull; une au village d’Aylmer, sur le bord du lac des chênes et l’autre à Chelsea dans la partie reculée du “township”.

Vers 1840, l’abbé Brady, missionnaire séculier, fixe sa demeure à Hull qui devient le centre de ses missions. Il loue pour 15 louis par an, (\$60.00) une cabane qu’il transforme en chapelle-presbytère. Son intention était d’y construire une église dans un prochain avenir. Il communique son projet à Mgr Bourget de Montréal. M. Wright, de son côté, avait songé à la construction d’une église catholique comme desserte pour un grand nombre de ses ouvriers. C’est alors qu’il conféra avec l’abbé Brady. Le missionnaire ne put mettre son projet à exécution. Cette tâche était réservée aux Pères Oblats, arrivés récemment au pays et auxquels nous consacrerons un chapitre.

Nous ne pouvons que glorifier hautement le dévouement et l’abnégation de ces vaillants champions de la foi qui consacrèrent une bonne partie de leur vie à ce rude ministère dont les efforts ont valu la conquête du pays au Christ. Comme le sang des premiers martyrs, les fatigues incroyables de ces nobles cœurs se sont transformées en une semence de chrétiens.

La première visite pastorale dans le Nord de l’Outaouais

Pour terminer ces notes sur l’évangélisation et les missions du Nord de l’Outaouais avant l’arrivée des Oblats, nous citerons le Père Alexis, O.M.C. Il raconte le voyage de Mgr Bourget dans notre région en 1840. C’est M. Brady qui organisa cette première visite d’un évêque en nos milieux.

“Voici l’itinéraire que devra suivre Sa Grandeur: De la Petite-Nation à Buckingham en steamboat; une fois débarqué à Buckingham, il y a cinq milles à faire en charrette pour gagner le village. De Buckingham à Templeton (la Gatineau) six

lieues en steamboat, ou, si le temps le permet, en canot. L'église est sur le bord de la rivière. De Templeton on va en calèche tant à Chelsea qu'à Aylmer. D'Aylmer on monte en steamboat jusqu'aux Chats; et là il y a sept milles par terre que les missionnaires font généralement à pied pour atteindre le lac des Chats, où l'on embarque de nouveau dans un steamboat qui va jusqu'au Portage-du-Fort. A partir de ce point, il n'y a plus d'autres moyens de voyager qu'en canot. Mais, je suis persuadé que les gens du Grand-Calumet se feraient un devoir et un plaisir d'aller chercher Sa Grandeur, et que ceux des Allumettes feraient de même.

“Je pense que la meilleure manière de voyager, serait de partir en canot d'en bas, en apportant toutes les choses nécessaires. Autrement nous serons obligés d'exercer le ministère dans les auberges.”

Cette grande visite pastorale fut préparée de longue main. Monseigneur Bourget, comme jadis Notre-Seigneur, en Judée, envoya devant lui des apôtres qui lui ouvrirent les voies. C'étaient MM. Prince et Désautels, Amyot et Truteau, Girouard et Charland.

Monseigneur Bourget partit à son tour. Il commença sa visite par l'île des Allumettes et la continua en descendant, confirmant les fidèles, bénissant les chapelles, marquant les emplacements des nouvelles églises, et faisant tous les offices de son sacré ministère. Cette visite depuis si longtemps annoncée, si solennellement préparée, eut un grand retentissement dans le pays, et fit un bien qu'on ne peut guère comprendre à distance. *D'elle date l'organisation religieuse de la vallée de l'Outaouais.*

Tels furent les fruits de cette visite pastorale. Aussi, à son retour à Montréal, Mgr Bourget pouvait-il, par une lettre pastorale en date du 25 novembre 1840, se féliciter, à bon droit, de son voyage dans l'Outaouais supérieur: — “Pendant plus d'un mois, dit-il, nous avons parcouru tout le territoire qui s'étend le long de la Grande-Rivière, depuis Grenville jusqu'à l'île des Allumettes, comprenant une étendue de près de quatre-vingt lieues. Nous n'avons cessé de recueillir les fruits de grâce et de salut qu'il plaisait à Dieu de répandre sur nos travaux et sur ceux de nos zélés collaborateurs. Dans le cours de cette visite nous avons planté la croix du Sauveur en huit endroits où ce signe du salut n'avait pas encore été publiquement arboré et vénéré; nous avons béni solennellement quatre chapelles missions et désigné la place de trois nouvelles chapelles qui seront bâties sous peu, à en juger par le zèle des catholiques de ces lieux. La confirmation a été administrée à près de neuf cents personnes, et plus de dix-sept cent cinquante ont participé au banquet eucharistique.”

Avec l'arrivée des Oblats, les Algonquins de la Gatineau ont senti la même sollicitude de l'Eglise et le même dévouement que chez les “Robes noires”. C'est ainsi qu'en parcourant les chantiers de la Gatineau, les Pères se chargeaient des sauvages de leur district. Quarante ans encore après la fondation de la paroisse Notre-Dame, les Pères s'occupaient des Indiens de nos régions.

C'est de Hull et d'Ottawa, en effet, que partaient les missionnaires pour se diriger vers les chantiers de l'Outaouais et de la Gatineau. A Hull, chaque printemps, depuis 1846, les bûcherons s'arrêtaient pour s'acquitter de leurs devoirs de religion.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, Hull fut ainsi le centre des missions des chantiers. C'est au commencement du siècle dernier seulement que ce foyer se déplace vers Maniwaki.

Or voici le recensement de 1827, pour le comté d'Ottawa dont faisait alors partie le comté de Pontiac: 2.488 habitants, trois églises, dont une seule catholique.

Le recensement de 1831, plus explicite, nous donne le nombre des catholiques et des protestants:

Protestants	3.604
Catholiques	2.069
Population totale	5.673

En 1830, le canton de Hull ne renfermait que 1066 habitants.

Monseigneur Guigues

Telle était la situation religieuse de la vallée de l'Outaouais, lorsqu'il plut à la Providence de la tirer de sa misère par la fondation d'un nouveau diocèse.

Malgré les plus habiles mesures du gouvernement pour préparer l'avenir, cette terre, réservée aux Loyalistes anglais, était destinée, par un étrange retour des choses, à retomber aux mains des Français, ses premiers découvreurs.

Si Dieu est capable de ces grandes choses, il y a une grandeur dont certains hommes sont susceptibles: c'est de se faire des instruments dociles. Parmi ces instruments glorieux de la Providence, nous citerons Mgr Bourget et Mgr Guigues.

Mgr Bourget s'intéressait vivement au développement du Nord de l'Outaouais qu'il avait visité en 1840. La colonisation y faisait des progrès étonnants. Ayant pris toutes les mesures nécessaires, Mgr Bourget obtint donc du Saint Père, par bref du 25 juin 1847, l'érection du nouveau diocèse de Bytown dont le premier titulaire, nommé le 9 juillet suivant, devait être Mgr Guigues, Provincial des Oblats du Canada. Tous comprirent la portée de ce grand acte; et à partir de ce jour, le Nord de l'Outaouais eut foi, plus que jamais, en ses destinées. Le nouvel évêque voulut être sacré à Bytown l'année suivante dans la cathédrale à moitié finie, mais qu'il aimait déjà de tout son cœur. Dès lors commença l'exécution des grands travaux qu'il devait accomplir durant son fécond épiscopat. Au premier rang des sollicitudes de son cœur d'apôtre, furent sans contredit, la colonisation du pays, et l'organisation de son vaste diocèse.

Si Mgr Bourget fut l'inspirateur des missions des chantiers, à Mgr Guigues revient la gloire de les avoir organisées. Le Père Durocher, prêtre sulpicien entré chez les Oblats en 1643, et ses compagnons s'y occupèrent avec zèle jusqu'en 1848.

Que cette œuvre fût nécessaire, l'extrait suivant d'une lettre de M. Désautels, d'Aylmer, 3 mai 1842, le démontre: "C'est un spectacle affligeant que celui qu'offrent les chantiers. D'après un dernier recensement, il y aurait à chaque saison,

plus de 5.000 hommes dans les chantiers de l'Outaouais. Je crois qu'il y aurait moyen de faire beaucoup de bien parmi ces pauvres gens. Mais il faudrait d'autres prêtres robustes pour visiter en hiver les chantiers et venir, au printemps, attendre les hommes aux Chaudières et à l'embouchure de la Gatineau."

Et le Père Durocher écrivait: "Enfin nous sommes de retour à Bytown de voyages de missions sur les rivières Gatineau, au Désert, d'Aigle, Joseph. Malgré la fatigue nous repartons immédiatement pour la Grande-Rivière. Nous nous sommes égarés quelques fois. Le feu nous brûlait un côté tandis que nous gelions de l'autre. Nous avons mangé le lard sur le pouce et pris notre dîner sur la neige. Nous parlons quasi toutes les langues; nous avons, au besoin, quasi fait des miracles.

"Nous avons commencé par le lac Ste-Marie. Il faut que nous voyions chaque chantier dans sa cabane. Nous arrivons le soir dans un chantier. Nous voyons les hommes, nous parlons familièrement avec eux. Nous leur apprenons des cantiques. Lorsqu'on les a un peu égayés, on leur parle de leurs fins dernières, du péché, de la confession; on leur fait la prière, un examen de conscience; on les confesse tous. Le lendemain, on leur dit la messe.

"On se sépare à regret de ces bons enfants. Déjà nous sommes attachés à eux et eux à nous. Ils nous reconduisent en disant: "Revenez donc nous voir." C'est à peu près la même chose dans tous les chantiers et le bien qu'on y fait est vraiment merveilleux."

Comme nous l'avons dit, l'oeuvre des chantiers avait son centre à Hull. En 1874, la première chapelle existait: c'était la "Chapelle des Chantiers".

C'est là qu'aimait à se transporter souvent Mgr Guigues pour lequel tous les hommes des chantiers étaient les enfants de son diocèse pendant qu'ils travaillaient. Du haut de la galerie extérieure de la chapelle ont parlé à une foule abondante de voyageurs réunis sur la grève, les puissantes voix des Durocher, des Bourassa, des Brunet, des Reboul et de plusieurs autres dont les noms sont légendaires dans nos paroisses. Là aussi on entendait souvent la voix sympathique et vibrante de Mgr Guigues.

Aujourd'hui l'ancienne organisation des missionnaires des chantiers s'est modifiée. Le pays tout entier se trouvant divisé entre différents districts paroissiaux, les curés visitent volontiers, l'hiver, les bûcherons qui font chantier dans les limites de leurs paroisses et qui les reçoivent avec joie.

Mais on ne saurait trop admirer les vétérans du sacerdoce qui ont évangélisé notre contrée et notre pays. Le missionnaire n'avaient point, à vrai dire, de demeure permanente, tant il se déplaçait. Il sillonnait le pays, en raquettes, en canot d'écorce, parcourant d'énormes distances, ayant pour tout bagage un calice et les ornements sacrés.

Cette vie si dure et si agitée, avec ses péripéties, ses luttes contre les orangistes, les réfutations des prédicants, ne manquait point d'un certain attrait; l'on a vu plus d'un vieux curé retiré dans les délices d'une belle paroisse du Bas-Canada, se rappeler avec regret les travaux de sa jeunesse.

Le haut de la Gatineau et de la Lièvre en 1849

On comptait alors les paroisses de Cantley, de Masham, de Martindale, du lac Ste-Marie, de Gracefield et de Bouchette, sur la Gatineau; de Notre-Dame du Laus, de la Garde et de la Salette, sur la Lièvre. Mais la colonisation fut extrêmement lente dans cette région, bien que Mgr Guigues fit tout en son pouvoir pour la pousser.

Mgr Guigues dans le voyage qu'il y fit alors nous donne des détails intéressants: "Accompagné du Père Clément et de M. Ginguet, j'entrepris ma course apostolique. Je passai à la Pêche et à Wakefield sans m'y arrêter, résolu à le faire plus tard. Nous traversâmes le canton de Low.

"Nous arrivâmes enfin au lac qui porte le doux nom de Marie; 14 familles canadiennes y sont établies, toutes très pauvres. Nous commençâmes ensuite nos exercices dans une chapelle ouverte à tous les vents. Le vin gelait dans le calice et l'eau dans le lavabo. Je laissai ces habitants pénétrés de sentiments de charité, d'union et de désir de bien faire et résolus de venir tous les dimanches à la chapelle accomplir leurs devoirs religieux.

"Nous repartîmes pour la Visitation (Gracefield) sur la Gatineau. Une soixantaine de familles dépendent de cette mission. Elles sont pauvres aussi, mais remplies d'esprit de foi et de simplicité.

"Après trois jours, nous nous dirigeâmes vers la réserve aux Déserts. Nous allâmes visiter le terrain que j'ai demandé au gouvernement pour former un établissement de sauvages (Bouchette).

"Nous fîmes alors neuf lieues pour nous rendre jusqu'à Maniwaki où nous fûmes reçus avec joie.

"Après plusieurs autres stations, nous parvînmes à Buckingham. (Il ne s'arrêta pas au village actuel de la Salette qui est récent.) J'allai le soir commencer une petite mission sur la rivière Blanche, entre la Gatineau et Buckingham (Perkin's Mills). J'y fis bâtir une chapelle. Le lendemain au soir j'étais à Bytown après 15 jours d'absence."

Durant les 25 années de son épiscopat, Mgr Guigues avait fait faire des progrès immenses à son diocèse. En y arrivant en 1848, il y trouva 7 missionnaires Oblats et 8 prêtres séculiers. Il y laissait, en 1874, 26 pères de sa congrégation et 54 prêtres séculiers. En 1848, on ne comptait dans tout le diocèse, que trois églises en pierre et trente chapelles en bois. En 1874, il y avait 55 églises et 33 chapelles. Enfin, la population catholique qui, d'après le recensement de 1851, s'élevait à 39,000 âmes, était déjà montée en 1871, au chiffre énorme de 96,000 habitants. La population canadienne-française avait passé de 15,246 à 56,474 âmes. Il est à remarquer que, pendant ces 20 années, le nombre des protestants n'a pas doublé (48,699 en 1851 et 85,623 en 1871), tandis que celui des catholiques au contraire, a presque triplé. Mais si le nombre des catholiques en général est satisfaisant, celui des Canadiens français, en particulier, est plus consolant encore, puisque, en si peu d'années, il se trouve presque quadruplé.

Mgr Guigues mourut en 1874, plein d'âge et de mérites. Il avait littéralement colonisé et évangélisé notre région avec ses frères en religion, les vaillants Oblats de Marie-Immaculée. Sans doute plusieurs prêtres séculiers et quelques Sulpiciens avaient accompli de véritables prouesses apostoliques dans le nord de l'Outaouais, mais Dieu avait réservé aux Oblats la plus grande part en ce nouveau champ de la moisson des âmes. Il ont, à vrai dire, créé notre région au point de vue religieux.

Monseigneur Duhamel

La vacance qu'avait laissée Mgr Guigues fut remplie le 1er septembre 1874 par le curé de Saint-Eugène, M. l'abbé Joseph-Thomas Duhamel, sacré évêque dans la cathédrale d'Ottawa le 28 octobre suivant.

Mgr Duhamel naquit à Contrecoeur, comté de Verchères, le 6 décembre 1841. Il était le dernier d'une famille de 11 enfants. A peine âgé de trois ans, il vint à Bytown avec ses parents. Leur fils aîné, Laurent, y travaillait déjà depuis quelque temps. Lorsque en 1848, Mgr Guigues eut ouvert le collège d'Ottawa, le jeune Thomas et deux de ses frères y entrèrent aussitôt. Les études du jeune Thomas furent très rapides et brillantes.

Ordonné prêtre en 1863, il fut envoyé à Buckingham en qualité de vicaire du Rév. M. Jouvant. L'année suivante, il était nommé curé de Saint-Eugène de Prescott, paroisse d'une assez grande importance.

A l'automne de 1873, les évêques de la province, désirant faire modifier la loi sur la construction des églises, nommèrent une commission d'études à cet effet; M. Duhamel fut choisi pour faire partie de cette commission. C'est dans l'exercice de son humble mais laborieux ministère que la nouvelle de son élévation à l'épiscopat vint le surprendre. Il n'avait pas encore 33 ans.

Intelligence ouverte, il voit vite et bien; volonté ferme, il hésite rarement, il écoute un conseil, mais il ne subit point d'influence — il est surtout discret. D'un tempérament impérieux, la religion et la responsabilité de sa charge ont complètement dominé ce côté fâcheux de son caractère.

Au physique, il est d'une taille plutôt moyenne, son visage est pâle et arrondi, son regard résolu.

A la mort de Mgr Guigues, tout se ressentait encore des premières luttes et des premières difficultés. Une réforme s'imposait un peu partout. Il fallait pourvoir également à l'homogénéité du clergé. Mgr Duhamel sut tout comprendre; il mena à bonne fin son vaste programme.

En 1882 eut lieu un des événements les plus importants de l'épiscopat de Mgr Duhamel: la division de son vaste diocèse. Le temps était venu où les prévisions prophétiques de Mgr Bourget, en 1847, allaient avoir un commencement de réalisation. Le pays avait merveilleusement progressé depuis ce temps, et l'Eglise, dans sa prudence, devait tout faire pour ne point se laisser surprendre par l'avenir.

Un vicariat apostolique fut créé sous le nom de Pontiac. Il comprenait tout le nord des provinces d'Ontario et de Québec.

Ottawa appartenait encore à la province ecclésiastique de Québec; mais en donnant les bulles d'érection du vicariat, la cour de Rome avait positivement exprimé son intention de créer, avant peu d'années, une nouvelle province dont Ottawa serait la métropole. Ce qui arriva en 1886.

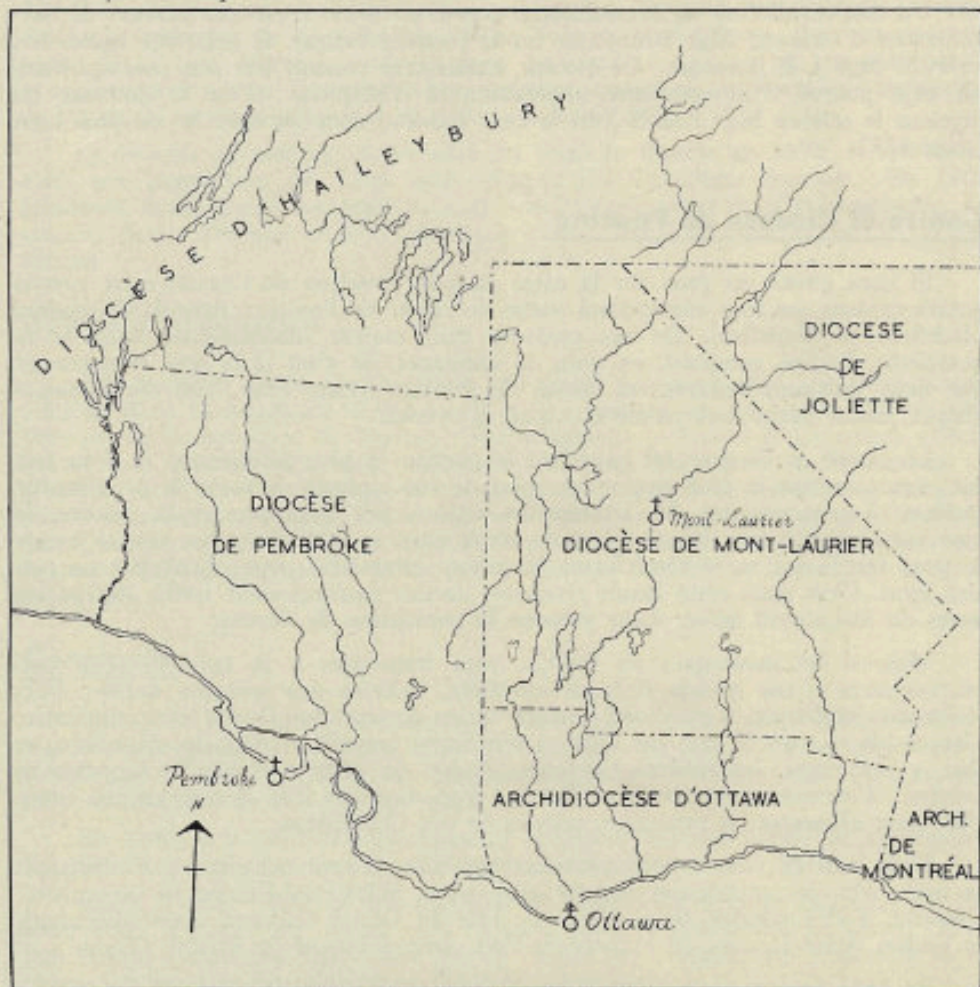


Fig. 127. — Diocèses de la région.

Mgr Duhamel mourut en 1909. Il laissait un diocèse en très belle voie de progrès. Les mérites du premier archevêque d'Ottawa lui ont valu l'admiration de tout l'épiscopat canadien et son souvenir est vivace en toute notre région. Mgr Bruchési, Archevêque de Montréal, prononça l'oraison funèbre du défunt archevêque d'Ottawa.

L'archidiocèse d'Ottawa verra se succéder Mgr C.-H. Gauthier (mort en 1922), Mgr J.-H. Emard (mort en 1927) et Mgr Guillaume Forbes qui accomplit encore avec tant de dignité les hautes fonctions de son ministère.

Un mot du diocèse de Mont-Laurier formé en 1913. C'est une portion de l'archidiocèse d'Ottawa; Mgr Brunet en fut le premier évêque. Il eut pour successeur en 1922 Mgr J.-E. Limoges. Ce diocèse, habilement conduit par son chef spirituel, est déjà pourvu d'un séminaire, d'hôpitaux et d'hospices. C'est le domaine où rayonna le célèbre Mgr Labelle, dit le curé Labelle, dont on a lu la vie plus haut (page 138).

Comté et diocèse de Pontiac

Si nous jetons les yeux sur la carte dans la direction de l'ouest, nous voyons quatre cantons qui font aujourd'hui partie du comté de Pontiac: Bristol, Clarendon, Litchfield et Mansfield. De ces cantons, trois étaient inhabités en 1830 et le quatrième, Bristol, comptait, en tout, 33 habitants. Et c'est là le seul recensement que nous puissions trouver du comté de Pontiac avant 1861, car cet immense district faisait jusqu'alors partie du comté d'Ottawa.

Le comté de Pontiac est peut-être la portion la plus pittoresque et à la fois dans son ensemble la plus pauvre au point de vue agricole de toute la province de Québec. Les montagnes des Laurentides tout à fait impropres à la culture, le couvrent complètement laissant à peine entre elles et la rivière, une étroite bande de terre fertile qui va se rétrécissant jusqu'aux Allumettes pour disparaître un peu plus haut. C'est dans cette bande riveraine, dernier prolongement fertile des basses terres du St-Laurent qu'est toute groupée la population de Pontiac.

Mais si les montagnes de Pontiac sont impropres à la culture, elles sont heureusement d'une grande richesse forestière, richesse que soixante années d'exploitation incessante n'ont point encore tarie, quoiqu'elles l'aient bien diminuée. Chaque hiver, c'est là que des milliers d'hommes travaillent dans les chantiers, et chaque printemps, les rivières Coulonge, Noire, du Moyne et de la Kippewa se couvrent d'énormes quantités de billes qui s'en viennent à la dérive jusqu'à notre ville, pour alimenter les puissantes scieries de nos Chaudières.

Mais dans ce vaste comté, plusieurs paroisses se sont constituées. Florissantes de nos jours, les principales d'entre elles sont: Saint-Paul-Ermite de Sheenboro, Chapeau, Fort-Coulonge, Sainte-Anne de l'île du Grand Calumet, Sainte-Elizabeth de Vinton, Saint-Jacques du Portage-du-Fort, Saint-Edouard de Bristol, Quyon.

En 1882 fut formé le vicariat apostolique de Pontiac dont le premier vicaire apostolique fut Mgr Narcisse-Zéphirin Lorrain. Le vicariat comptait en 1881 un peu plus de 33.000 catholiques, plus les sauvages de la terre de Rupert (environ 4.000). Il renfermait 16 paroisses avec une vingtaine de missions annexées; deux résidences d'Oblats qui visitaient les chantiers et les postes sauvages; quatre couvents de religieuses; en tout 18 prêtres séculiers, 9 Pères Oblats et vingt-quatre Soeurs Grises.

Pembroke était dès 1882 la ville la plus importante du vicariat. Elle devint donc la résidence temporaire du vicaire apostolique.

En 1883, le nouvel évêque fit sa première visite pastorale. L'année suivante, Mgr Lorrain entreprit un long et périlleux voyage, la visite des missions sauvages du Témiscamingue, de l'Abitibi, de Moose Factory et d'Albany. Les pauvres sauvages de la baie d'Hudson, voyant pour la première fois parmi eux celui qu'ils vénéraient déjà comme leur père et leur premier pasteur, en gardèrent une impression de joie et de reconnaissance qui ne s'effaça point de sitôt.

Le vicariat apostolique de Pontiac fut érigé en diocèse en 1896. Il renfermait alors une population de 3.146 âmes dont 1.620 Canadiens français. En 1908, Pembroke donna à son tour naissance au vicariat apostolique du Témiscamingue. Ce vicariat devint l'évêché de Haileybury en 1915. Mgr Latulippe en fut le premier évêque.

Comté d'Argenteuil

Aux dernières années du 18^e siècle, des colons écossais et des Loyalistes vinrent s'établir dans la seigneurie d'Argenteuil et y formèrent un des rares districts protestants de la province de Québec. Naturellement, le comté d'Argenteuil s'étend aujourd'hui bien au delà des limites de l'ancienne seigneurie et les cantons de Chatham et Grenville ainsi que ceux situés au nord sous la même longitude font partie du diocèse d'Ottawa. Les deux principales paroisses sont: Notre-Dame des Sept-Douleurs de Grenville et Saint-Philippe d'Argenteuil (Chatham). C'est dans le territoire de cette dernière qu'eut lieu la fameuse bataille du Long-Sault en 1660, à Carillon.

Conclusion

En 1931, la population catholique des comtés de Labelle, d'Argenteuil, de Papineau, de Hull, de Gatineau et de Pontiac était de 127.757 âmes, alors qu'elle n'était que de 23.690 en 1848, en comptant la partie ontarienne. En 1931 la population totale était de 153.474 habitants.

En 1848, il y avait une communauté religieuse dans la région de l'Outaouais. En 1938, il y a 25 communautés, 90 paroisses, 15 missions et 3 diocèses.

Rome a donc été d'une sollicitude toute particulière à notre endroit. Nos Seigneurs les Evêques de toutes ces circonscriptions épiscopales le savent. C'est leur mérite autant que leur gloire d'avoir utilisé leurs talents au service de la fin ultime des âmes et des peuples du Nord de l'Outaouais.

Nous arrêtons ici l'histoire religieuse de notre région; les cadres de ce chapitre ne permettent pas de plus longs développements; qu'il suffise de dire qu'aujourd'hui nos diocèses se distinguent par une floraison d'oeuvres éminemment chrétiennes et sociales. Fondations d'écoles, de collèges, d'académies et de couvents; ouvertures d'hôpitaux, cercles syndicalistes et patronaux, organisations des cultivateurs, oeuvres de jeunesse, etc. L'impulsion ne ralentira pas de sitôt. Les gestes des fondateurs

se perpétuent dans leurs héritiers et l'on doit croire que, du point de vue religieux, pour ne parler que de celui-là, le nord de l'Outaouais peut à bon droit s'enorgueillir de ses beautés et "grandir en espérant". Pour peu que Dieu lui prête vie et continue de lui susciter des hommes de grand cœur et de bel esprit, nos cantons et nos vallées feront superbe figure dans le champ apostolique du Christ-Roi.

B.—CONGREGATIONS RELIGIEUSES DE LA REGION

I. INSTITUTS D'HOMMES

Pères Oblats de Marie Immaculée:

La congrégation des Pères Oblats fut fondée à Aix en Provence par Mgr de Mazenod (1782-1861) en 1816 et approuvée par Léon XII.

La fin principale que propose cette congrégation est la prédication des missions et les retraites paroissiales; la fin secondaire: séminaires, missions indiennes, retraites fermées, œuvres ouvrières, œuvres des paroisses, l'enseignement.

Les premiers Oblats envoyés en Canada furent les RR. PP. Honorat, Telmon, Baudrand et Lagier. Ils arrivèrent, en 1841, et s'établirent d'abord à Saint-Hilaire, comté de Rouville et l'année suivante à Longueuil. En 1848, ils se fixèrent définitivement à Montréal où se trouve maintenant le siège de la maison provinciale de la première province du Canada, formée par les maisons situées dans les provinces civiles de Québec et d'Ontario.

A Hull, la paroisse Notre-Dame de Grâce, et la Maison des Retraites fermées du Sacré-Coeur sont dirigées par les Pères Oblats.

A Maniwaki, les P. Oblats ont aussi la desserte de la paroisse et la mission des Indiens. Ils ont ouvert un scolasticat à Sainte-Agathe-des-Monts, diocèse de Mont-Laurier.

Nous parlerons ailleurs de l'immense travail que firent les Pères Oblats dans notre région du nord de l'Outaouais et de la tâche héroïque qu'ils ont menée à si bonne fin (voir histoire de Hull, page 186).

Compagnie de Marie:

Fondée en 1705 par le Bienheureux Louis-Marie de Montfort, la congrégation comprend des religieux prêtres et des frères coadjuteurs. Du nom de leur fondateur on les appelle Montfortains.

Le but de la Communauté est la prédication en pays chrétiens et en pays infidèles. La compagnie possède des établissements en France, en Belgique, en Hollande, en Danemark, en Suisse, en Italie, en Angleterre, au Canada et aux Etats-Unis, et des Missions en Afrique, dans l'île d'Haïti, en Colombie-sud-américaine.

Les deux premiers religieux montfortains, le R. P. P. Fleurance et le Frère Hugolin, arrivés au Canada en 1883, y furent envoyés à la demande de M. V. Rousselot, p.s.s. curé de Notre-Dame de Montréal, avec l'appui de Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa. Erigée en 1903, la province canadienne compte actuellement 11 établissements et 3 aux Etats-Unis.

Les Pères de Marie dirigent le juniorat Notre-Dame-des-Coeurs à Papineauville depuis 1898 et un orphelinat à Montfort depuis 1883.

Congrégation des Rédemptoristes:

La congrégation du Très Saint-Rédempteur fut fondée en 1732 par saint Alphonse de Liguori, évêque et docteur de l'Eglise.

Le but de la congrégation: les missions.

La Maison-Mère est à Rome. La congrégation est divisée en 21 provinces et 18 vice-provinces comprenant 348 maisons et près de 6000 religieux.

La Maison provinciale pour les maisons de langue française est à Ste-Anne de Beupré; celle de langue anglaise se trouve à Toronto.

Congrégation répandue dans 21 diocèses et Missions.

Les Pères Rédemptoristes ont leur Studendat à Aylmer, P.Q., depuis peu. Il porte le nom de Mont Saint-Joseph. Leur maison d'été pour les étudiants est à Masham.

Les Pères du St-Esprit:

Notre région contient la seule maison que possèdent au Canada les Pères du St-Esprit. Ces religieux, fondés en 1701 par Claude Poullart des Places et restaurés en 1848 par le Vénéré Père Libermann, forment l'une des Congrégations missionnaires les plus importantes de l'Eglise. Ils comptent 29 évêques, 6 préfets apostoliques, 3.400 membres profès, 2.540 aspirants soit un total de 5.975 membres. Leur champ d'apostolat particulier est l'Afrique (où ils ont le plus grand nombre de missions), les diocèses coloniaux (Martinique, Guadeloupe, Réunion, Ile-Maurice, Cayenne, St-Pierre et Miquelon). Aux Etats-Unis ils ont 50 paroisses, spécialement les oeuvres de paroisses des noirs; à Pittsburg, ils dirigent l'Université Duquesne, qui compte 3000 étudiants. Leur établissement de St-Alexandre (ancienne propriété d'Alonzo Wright, près de Pointe-Gatineau) comprend le collège St-Alexandre, un Petit-Scolasticat ou juvénat d'aspirants spiritains, un noviciat des clercs et de frères convers sur une ferme de 700 acres et la plus importante sucrerie de la région.

Le Collège St-Alexandre est l'une des trois maisons d'enseignement secondaire du Nord de l'Outaouais. Il a été fondé en 1912 et comptait d'abord deux cours

classiques parallèles français et anglais. En 1924, à la suite de certaines difficultés disciplinaires, les élèves de langue anglaise quittèrent l'établissement et depuis on n'y trouve que des élèves canadiens-français. Ce collège est affilié à l'université Laval et a toujours eu le caractère particulier d'une maison de formation cléricale: depuis que ses premiers anciens sont montés à l'autel (1923), il a fourni à l'Eglise du Canada un évêque, (S. E. Mgr Cody de Victoria), et 120 prêtres du clergé séculier, régulier et missionnaire.

Les Jésuites:

Saint Ignace de Loyola avec cinq compagnons fonda en 1534 l'importante Société de Jésus. Les Jésuites poursuivent un idéal de très haute valeur et cherchent en tout à travailler "à la plus grande gloire de Dieu". Ce sont des apôtres très actifs, instruits, vaillants et courageux. Le Canada s'honore de compter au ciel huit martyrs jésuites. Nous savons tous les noms glorieux de Brébeuf, de Lallemant, de Jogues et des autres.

Aujourd'hui encore cet Institut fait au pays un bien immense. Les Jésuites sont de toutes les oeuvres, qu'il s'agisse de l'instruction de la jeunesse, des missions, du ministère paroissial, de théologie ou de philosophie.

Cette société compte une vingtaine de mille religieux disséminés par tout le globe au service de toutes les belles causes.

Dans notre région, les Jésuites possèdent deux maisons de repos à Nominugue (Labelle) et à Barkmere (Argenteuil), et une maison de retraites fermées à Mont-Laurier. Les Jésuites y font depuis peu leur "troisième an".

Les Clercs de Saint-Viateur:

Les Clercs de Saint-Viateur forment une congrégation laïcale de droit pontifical. Le Père Joseph Querbes en fut le fondateur à Vourbes, près de Lyon, en France, en 1831.

But de la congrégation: enseignement de la doctrine chrétienne et service des saints autels.

Le Supérieur général actuel est le T. R. Père Paul-Emile Farley, un Canadien-français, ancien Supérieur du Collège de Joliette.

Les Clercs furent appelés au Canada par Mgr Bourget en 1847. Ils dirigent plusieurs collèges classiques et un grand nombre d'écoles paroissiales. Ce sont de très dignes émules des autres congrégations de la Province.

L'école de Montebello leur appartient depuis 1931 et depuis 1935, les mêmes Clercs ont ouvert un juvénat et une école d'agriculture dans cette paroisse. (1)

(1) Les Pères Capucins et les Pères Dominicains ont des maisons de vacances pour leurs étudiants au Lac Meach et à Breckenridge.

Les Frères des Ecoles Chrétiennes:

Cet Institut, fondé à Reims, en 1861, par Saint Jean-Baptiste de la Salle, approuvé en 1725 par sa Sainteté Benoît XIII, est maintenant répandu dans toutes les parties du monde.

But: L'éducation chrétienne de la jeunesse. L'Institut compte environ 1,300 établissements, 18,000 frères et plus de 300,000 élèves.

La Maison-Mère est située à Rome.

Les quatre premiers frères arrivèrent à Montréal le 10 octobre 1837, demandés par M. Quiblier, supérieur de St-Sulpice avec l'appui de Mgr Lartigue, évêque de Montréal. Ce furent les Frères: Aidant, directeur; Adelbertus, Euverte et Rombaud. L'Institut compte au Canada 78 établissements, dont 60 dans la province de Québec, 16 dans la province d'Ontario, 1 dans la province de Saskatchewan et dans l'Alberta; puis une mission au Japon et une en Chine.

La fondation canadienne compte aujourd'hui 1200 religieux distribués dans 3 districts et 11 diocèses.

Dès 1864, on trouvait les Chers Frères à Ottawa.

Les écoles que nous avons à Hull étaient alors dirigées par des maîtres laïcs. Le père Cauvin, supérieur de Notre-Dame et Président de la Commission Scolaire, obtint en 1878 l'engagement des Frères pour Notre-Dame. Les quatre classes du début devaient atteindre quelques années plus tard le nombre de 17 et le dépasser même.

Les Anciens du Collège possèdent une Amicale qui les relie aux professeurs de leur Alma Mater.

Nous trouvons les Chers Frères à l'école Cauvin de la paroisse du Très-Saint-Rédempteur depuis 1913, et aux écoles Larocque et Valiquette de la paroisse Saint-Joseph de Wrightville depuis 1925.

Les Frères du Sacré-Coeur:

Institut fondé à Lyon (France), en 1821 par le Révérend Père André Coindre.

L'enseignement est le but de cet Institut.

La Maison-Mère est à Renteria (Espagne). L'Institut possède de nombreuses maisons d'éducation en France, en Espagne, en Belgique, en Italie, aux Etats-Unis, à Madagascar, au Basutoland, dans l'Ouganda, en Syrie, en Argentine, en Uruguay et au Canada. La première fondation au Canada se fit à Arthabaska, en 1872. Les maisons canadiennes forment depuis 1912 deux provinces: la province d'Arthabaska et la province de St-Hyacinthe.

La première est répandue dans 8 diocèses (Nicolet, Sherbrooke, Québec, les Trois-Rivières, Chicoutimi, Rimouski, Portland, Me., et Tananarive, Madagascar) et donne l'enseignement dans 38 écoles.

La province de St-Hyacinthe s'étend à 10 diocèses (St-Hyacinthe, Montréal, Ottawa, Mont-Laurier, Joliette, Valleyfield, Manchester, N. H., Providence, R.I., Boston, Mass., Vicariat apostolique de Roma au Basutoland). Cette province dirige trente-quatre écoles.

Nous trouvons les Frères du Sacré-Coeur à Aylmer, à l'école St-Paul, depuis 1928. Huit Frères s'y dévouent à l'éducation des enfants.

En 1934, les Frères du Sacré-Coeur devenaient les collaborateurs des RR. PP. Oblats en prenant la direction de l'école des garçons de Maniwaki. Ils dirigent également des écoles à Ste-Agathe et à St-Jovite.

La Congrégation compte environ 1600 membres dont 1200 au Canada.

Les Frères de l'Instruction Chrétienne :

Les Frères de l'Instruction Chrétienne, arrivés au Canada en 1886, sont les fils spirituels du vénérable Jean-Marie Robert de la Mennais. Il dirigea sa Congrégation pendant 43 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort en 1860.

Les Frères de l'Instruction Chrétienne arrivèrent dans la région de Hull en 1892. A la demande de M. le chanoine Michel, les FF. Jean-Baptiste de la Salle, William, Gilbert et Benjamin venaient prendre la direction de l'école Saint-Michel de Buckingham, ville industrielle située sur la Lièvre, aux flancs des Laurentides.

L'école Saint-Michel, qui comptait au début 150 élèves, s'ouvrit d'abord dans l'ancienne église. En 1896, on érigea l'école actuelle qui fut agrandie en 1913 et en 1937. Aujourd'hui, 16 Frères y dispensent l'instruction à près de 600 élèves.

L'école Saint-Antoine de la Pointe-Gatineau remonte à 1903. Les classes, d'abord établies dans le sous-sol de la sacristie, puis dans une vieille construction, qui fit bientôt place à la salle actuelle des Forestiers, occupèrent ensuite la salle municipale et une vieille mesure de la rue Saint-Antoine pour se fixer, en 1905, aux étages supérieurs d'une manufacture de mica. Cet immeuble, devenu propriété de la Commission scolaire, fut en 1907, transformé en une école bien aménagée. Enfin, en 1938, une école neuve recevra les 185 élèves actuels, répartis en 6 classes. Les Frères, d'abord commensaux de M. le chanoine Beauchamp, curé fondateur, suivirent dans la suite les déménagements de leur école.

L'école Saint-Jean-Vianney, de Gatineau, s'ouvrit en 1929. Deux classes, comptant 90 élèves, s'installèrent tant bien que mal dans une baraque ayant servi de dortoir aux employés de la pulperie locale. Durant la première année, les Frères furent les hôtes de M. l'abbé Guindon, curé fondateur. L'année suivante, la commission scolaire louait une résidence pour les Frères et transportait les classes dans l'ancien couvent, en attendant l'école actuelle inaugurée en 1936. On y compte 235 élèves répartis en 9 classes.

Depuis 1934, deux Frères de Buckingham descendent chaque jour faire la classe à Masson, coquette ville industrielle sise au confluent de la Lièvre et de l'Outaouais. Ce qui porte à quatre le nombre des écoles dirigées par les FF. de l'Instruction Chrétienne dans la région.

Les deux districts canadiens de cet Institut comptent près de 700 Frères répartis dans 51 écoles et instruisant 15.700 élèves.

II. INSTITUTS DE FEMMES

Les Soeurs-Grises de la Croix d'Ottawa:

La Congrégation des Sœurs-Grises de la Croix d'Ottawa est un des trois rameaux de la communauté des Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal, communauté fondée dans la métropole en décembre 1737 par Madame d'Youville. En 1747, la fondatrice prenait possession de l'Hôpital Général, institution fondée par les Frères Charon. D'où la dénomination des Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal. Madame d'Youville a été déclarée Vénérable, le 28 avril 1890.

De cette fondation première devaient sortir deux autres branches du même nom, les Sœurs-Grises de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe (1840), et les Sœurs Grises de la Charité de Québec (1849).

La congrégation proprement dite des Sœurs-Grises de la Croix d'Ottawa vit le jour en cette ville en 1845; la Très Révérende Mère Bruyère et trois autres Sœurs-Grises de Montréal en furent les admirables fondatrices.

But: Education et instruction de la jeunesse; œuvres de charité, malades, pauvres, vieillards, infirmes, orphelins.

Le personnel se compose de plus de 1600 religieuses réparties en 9 diocèses et un vicariat apostolique. Les Sœurs-Grises dirigent un Collège à Ottawa, une école normale à Hull et une autre à Ville-Marie; elles ont 9 pensionnats, 12 académies, 70 écoles paroissiales, 7 écoles ménagères; plus de 23.000 enfants sont leurs élèves.

Des établissements de charité bénéficient aussi d'une grande part de leur dévouement: 11 hôpitaux, 4 hospices, 3 orphelinats.

Dans notre région nous trouvons les Sœurs-Grises à Hull, à Aylmer, à Montebello, à Buckingham, à Pointe-Gatineau, à Papineauville, à Gatineau et à Mont-Laurier. Ces dévouées religieuses ont pris charge de nos écoles à Hull en 1867.

Comme les Pères Oblats, les Révérendes Sœurs-Grises méritent toute notre admiration. Elles ont fait pour notre région des œuvres éminemment belles et créé même plusieurs de nos gloires.

Soeurs de Sainte-Marie:

La Congrégation des Sœurs de Sainte-Marie fut fondée à Namur, Belgique, le 11 novembre 1819, par Dom Jérôme Minsart, Bernardin chassé de son couvent par la Révolution française.

But principal: Enseignement dans les pensionnats et dans les écoles paroissiales. Le premier établissement en Amérique fut à Lockport, New-York.

En 1921, les maisons du Canada, savoir: Vankleek-Hill, Saint-Eugène, Masson, Ottawa, se détachèrent de la province de Lockport pour former une province distincte. Depuis l'érection de la province, les sœurs ont ouvert une mission importante à Chapleau, district d'Algoma, et une autre à Sainte-Rose-de-Lima, East-Templeton.

Servantes de Jésus-Marie :

La fondation des Servantes de Jésus-Marie est bien de notre région. Monsieur l'abbé L. Mangin, curé de Masson, diocèse d'Ottawa, en jeta les bases en 1895.

Sœur Marie-Zita de Jésus fut la première supérieure de cette Congrégation.

En 1902 le Père Valiquet, O.M.I., invita les religieuses à venir s'établir à Hull. Notre ville a toujours trouvé en cette communauté des modèles achevés d'une vie de prière et de pénitence. Les Sœurs Servantes se livrent surtout à une intense dévotion envers la Sainte-Eucharistie dans l'exposition perpétuelle du Très Saint-Sacrement, que ce soit à Hull, à Rimouski, au Cap-de-la-Madeleine ou à Shawinigan où elles ont aussi des maisons florissantes.

Soeurs de la Sainte-Famille :

Cette fondation date de 1874; c'est le Révérend Père Camille Lefebvre, religieux de Sainte-Croix, et la Révérende Mère Marie-Léonie, religieuse de Sainte-Croix de Notre-Dame, Indiana, E.-U., qui instituèrent la nouvelle Congrégation. Transférée à Sherbrooke en 1895, la Congrégation reçut son approbation canonique en 1896.

Cet Institut s'est mis au service du clergé par la prière et les travaux manuels dans les délégations apostoliques, les évêchés, les séminaires, les collèges et les communautés religieuses des Prêtres. Depuis 1908, à Hull.

Cette Congrégation compte actuellement 54 missions, 1152 religieuses.

Soeurs de la Providence :

La Communauté des Sœurs de la Providence fut fondée à Montréal, le 25 mars 1843, par Mgr Ignace Bourget et veuve Jean-Baptiste Gamelin, Emélie-Eugénie Tavernier.

But: Soulagement spirituel et temporel des pauvres et des malades, cliniques et hôpitaux; œuvres des orphelins et des vieillards; œuvres des aliénés; œuvres des incurables et des tuberculeux; œuvres des sourdes-muettes; visite des pauvres et des malades à domicile; dispensaires pour les pauvres et les infirmes; instruction de la jeunesse; garderies et salles d'asile . . .

Cet Institut dont les règles ont été approuvées définitivement par le Saint-Siège en 1900 compte 116 établissements et plus de 3000 religieuses que nous trouvons dans 25 diocèses tant au Canada qu'aux États-Unis.

Ces religieuses, arrivées à Hull en 1909, ont ouvert l'Hôpital du Sacré-Cœur et rendu d'immenses services à toute notre région.

A Saint-André-Avellin, diocèse d'Ottawa, les Sœurs de la Providence dirigent l'Hospice, le pensionnat et l'école modèle où se donne l'enseignement ménager. Elles ont aussi la garde d'un jardin d'enfants. Il en est question ailleurs dans la monographie de Saint-André-Avellin. Elles dirigent aussi un jardin d'enfance à Saint-André d'Argenteuil.

Chanoinesses des Cinq Plaies:

L'Institut des Chanoinesses Régulières des Cinq Plaies de Notre-Seigneur est un des rameaux de l'Institut des Chanoinesses des Cinq Plaies du Sauveur fondé à Lyon vers 1856.

La fin de cette Congrégation est de rendre aux Cinq Plaies de notre Sauveur le culte d'adoration, de louanges et d'amour qui leur est dû, d'abord par la récitation quotidienne de l'office canonial et par le service du prochain en différentes œuvres, tout spécialement l'instruction de la jeunesse.

Le premier établissement au Canada date de juin 1895. C'est à Notre-Dame-de-Lourdes, Manitoba, que la Très Révérende Mère Honorine de la Croix en jeta les fondements.

En 1913, les maisons du Manitoba furent déclarées indépendantes sous le nom d'Institut Canadien des Chanoinesses Régulières des Cinq Plaies du Sauveur.

Les Sœurs Chanoinesses eurent un couvent à Ottawa dès 1913. En 1925, elles prirent la direction de l'Orphelinat Ste-Thérèse à Hull. Elles donnent le couvert à plus de 112 enfants.

Soeurs Sainte-Croix et des Sept-Douleurs:

La Congrégation des Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs fut fondée en 1841, à Sainte-Croix du Mans (France).

C'est en 1874, à St-Laurent, près Montréal, que M. J.-B. Saint-Germain fit bâtir le premier couvent des Sœurs de Ste-Croix.

Cette branche du Canada, déclarée indépendante en 1883, a reçu le nom de "Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs".

La Maison-Mère est à Saint-Laurent, près Montréal.

La Congrégation se livre surtout à l'instruction de la jeunesse.

Les religieuses sont au nombre de plus de 1500; elles ont des maisons dans 16 diocèses au Canada et aux Etats-Unis, aux Missions étrangères et dans plusieurs vicariats apostoliques.

Dans la région du Nord de l'Outaouais, elles ont la direction d'une école à Brownsburg.

Soeurs du Sacré-Coeur:

Ces religieuses poursuivent le même but que les Sœurs de la Sainte-Famille. Depuis 1925, elles sont chargées de la Maison des Retraites du Sacré-Coeur.

Les Sœurs du Sacré-Coeur s'adonnent encore à l'œuvre de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse.

Nous les trouvons dans notre région à Angers, à Fassett, à Plaisance, à Gracefield.

Religieuses des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie:

La Congrégation des Religieuses des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie a été fondée en 1818, aux Brouzils, par M. Pierre Monereau, curé de la paroisse.

La congrégation des Sacrés Coeurs s'occupe d'œuvres d'éducation, de charité, de collaboration matérielle aux œuvres du clergé.

La première colonie arriva au Canada en 1913 et s'établit au Collège St-Alexandre de la Gatineau, près de Hull, établissement dirigé par les Pères du St-Esprit. Les Sœurs sont chargées du service matériel du Collège (cuisine, blanchissage, raccommodage du linge, etc.).

Ces religieuses ont leur maison provinciale à Senneterre dans l'Abitibi où elles ont du reste plusieurs écoles paroissiales.

Sœurs de Saint-Joseph:

Mgr de Maupas fonda en 1650, au Puy, en France, la congrégation des Sœurs de Saint-Joseph. La sanctification personnelle et les œuvres de charité à l'égard du prochain: tel était le double but de cette nouvelle communauté.

C'est en 1836, à St-Louis, Etats-Unis, que ces Religieuses vinrent en Amérique. Elles étaient à Toronto en 1850. Aujourd'hui, il n'y a pas moins de dix mille Sœurs de Saint-Joseph au Canada et aux Etats-Unis. Elles dirigent entre autres les écoles de Chapeau, 1921, de Campbell's Bay, 1925, de Sheenboro, 1936, dans le comté de Pontiac, et de Old Chelsea, 1938, dans le comté de Gatineau.

Sœurs Servantes-de-Notre-Dame, Reine du Clergé:

La congrégation des Sœurs Servantes-de-Notre-Dame existe depuis 1929. Messire Alexandre Bouillon, prêtre de Saint-Edmond-du-Lac-au-Saumon, diocèse de Rimouski, en est le fondateur.

Elles se dévouent au service des religieux et des prêtres dans l'entretien des presbytères, des sacristies. Toutes les œuvres de charité peuvent les voir à l'œuvre selon les besoins du temps.

Nous les trouvons au presbytère et au juvénat des Clercs de Saint-Viateur à Montebello et au presbytère d'Aylmer.

Filles de la Sagesse:

La congrégation des Filles de la Sagesse fut fondée en 1703 par le Bienheureux Grignon de Montfort. Elle a pour but l'instruction de la jeunesse et toutes les œuvres de charité.

Cette congrégation compte 4.912 religieuses réparties en 420 maisons.

Les Filles de la Sagesse ont une maison de repos à Montfort, une maison d'éducation à Grenville, une école à Chénéville. Elles ont aussi le soin de la cuisine, du vestiaire et de la lingerie au juniorat de la Compagnie de Marie à Papineauville et un pensionnat à St-Jovite.

Soeurs des Saints Coeurs de Jésus et de Marie :

Cette congrégation vit le jour à Saint-Malo, en France, en 1853. La sanctification personnelle et le salut du prochain par l'éducation de la jeunesse et le soin des malades, des vieillards: voilà la double fin de cette fondation. Ces Religieuses ont la direction d'une école à Thurso.

Soeurs Dominicaines du Rosaire :

A Montebello, les Sœurs Dominicaines avaient la garde d'un orphelinat. Les difficultés financières les obligèrent à en fermer les portes. Aujourd'hui, elles se dévouent dans une maison de retraite pour les prêtres et les dames pensionnaires. C'est en 1910 que fut fondée cette congrégation aux Trois-Rivières.

Soeurs du Précieux-Sang :

Rameau détaché de celui de Nicolet en 1934, les Sœurs du Précieux-Sang vivent à Mont-Laurier dans leur monastère du Mont-de-la-Rédemption. Elles s'y livrent à la prière et à la contemplation en l'honneur du Précieux-Sang de Notre Seigneur, victimes pour la conversion des pécheurs et les besoins de l'Église.

LECTURE No 15.

Les Missionnaires sur l'Outaouais:

"...Souffrir pour Dieu et pour Dieu seul", telle est bien, n'est-ce pas, la note saillante du "géant de nos missions", Jean de Brébeuf.

Ainsi en est-il de tous ceux qui l'ont précédé, accompagné ou suivi dans la voie de l'abnégation et du sacrifice.

Regardons-les défilé, sous les yeux de leur modèle, comme en un superbe film, tous ces messagers de l'ancienne et de la nouvelle France qui sont allés, en passant par ce même sentier étroit et rocailleux, sur la rive de l'Outaouais, planter l'étendard de la Croix sur tous les points de l'immense Ouest canadien.

Inclinons-nous, d'abord, et bien profondément devant l'immortel Père Joseph Le Caron qui, sous l'humble bure des fils de saint François d'Assise et la croix sur la poitrine, en compagnie de Champlain, ouvre triomphalement la marche; c'est bien à lui, en effet, que revient la gloire d'avoir, dès 1615, érigé la première chapelle dans la région des Grands Lacs.

Voyez-le, suivi de très près par ses frères Récollets: le Père Guillaume Poulin qui, en 1619, se rendit au lac Nipissing; le Frère Gabriel Sagard et le Père Nicholas Viel, lequel, à son retour en 1625, s'est fait surprendre et massacrer, avec son néophyte Ahuntsic, dans un des rapides de la Rivière des Prairies; le

Père Jacques de la Royer et le Frère Bonaventure qui eurent le bonheur, en 1624, d'évangéliser les tribus indiennes du Nipissing; enfin, le Père de la Roche d'Aillon qui chemine tout à côté de Jean de Brébeuf, puisqu'en 1626, il monta avec lui chez les Hurons.

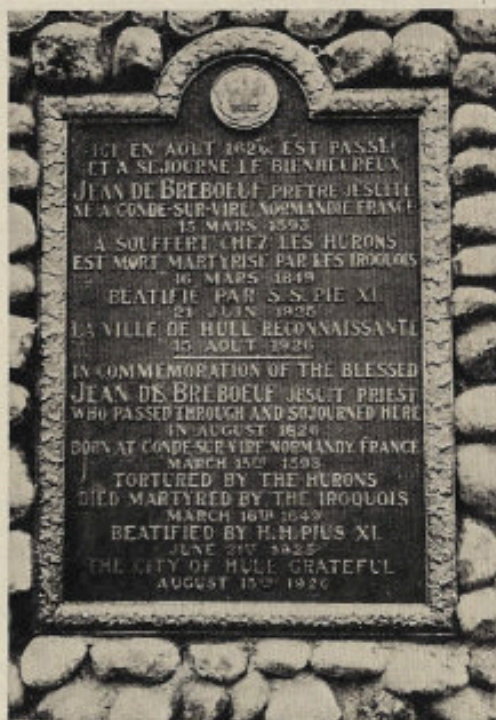
Puis, acclamons de toute notre âme et d'une seule voix notre héros du jour, escorté d'une cinquantaine de ses frères en religion, prêtres, frères et simples donnés: en tout premier lieu, ses associés dans la gloire du martyr, Isaac Jogues, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Noël Chabanel, Charles Garnier, René le Goupil et Jean de la Lande; puis le Père Anne de la Noue qui, incapable d'apprendre le huron, dut retourner aux Trois-Rivières; le Père Ragueneau, en 1637, qui, treize ans plus tard, avec 300 survivants au carnage

de leurs ennemis jurés, redescendit à Québec pour y implorer refuge et protection; le Père Druillette dont Pierre Radisson et Médard Chouard se firent accompagner, vers 1656, au cours de leurs aventureuses explorations dans le Michigan, le Dakota et le Manitoba; le Père Ménard, en 1660, égaré ou tué on ne sut jamais où ni comment; le Père Marquette, en 1664, que Joliet n'eut aucune peine à entraîner avec lui jusqu'aux sources mêmes du Mississipi; le Père Sylvie, aumônier militaire du parti du Chevalier de Troyes, en route vers les forts à reconquérir, de la Baie d'Hudson, et qui célébra la Sainte Messe, quelque part au pied des chutes de la Chaudière, le 21 avril 1686; le Père Vaillant qui, en 1701, assistait avec le Père Lhalle, Récollet, à la fondation de Détroit par Lamothe-Cadillac; enfin, de 1731 à 1743, les directeurs, pour ainsi dire spirituels de Pierre Gaultier de Varennes, Sieur de La Vérendrye, les Pères Coquart, De la Morinie, Messaiger et Aulneau, le dernier, mais non pas le moindre, puisqu'en 1735 il tomba, avec J.-Bte de



Ph. Commission des Monuments historiques.

Fig. 128. — Monument du Père de Brébeuf à Val Tétréault (Hull).



Ph. Commission fédérale des Sites historiques.

Fig. 129. — Plaque posée sur le monument Bréboeuf à Val Tétréault (Hull).

Bois, Winnipeg, Manitoba et la Rivière Rouge, soit une course d'environ 1800 milles, — entrecoupée de soixante-douze portages et d'autant de demi-portages, — qui ne pouvait guère s'effectuer en moins de huit semaines. A ses côtés s'avancent ses compagnons d'apostolat, Messieurs les abbés Dumoulin, Belcourt, Thibault, Harper, Bourassa, Darveau, trouvé, un jour, assassiné sur le bord du lac Winnipeg, Norbert Blanchet, Modeste Demers et Ls-Frs Lafèche, plus tard respectivement évêques dans l'Oregon, en Colombie Britannique et aux Trois-Rivières, et Messieurs les abbés Crevier et Proux qui, de 1832 à 1850, reprirent, dans la région du Nipissing et sur les bords de la Baie Georgienne, l'œuvre commencée par nos Saints Martyrs.

Mais qu'aperçois-je? Des costumes de religieuses? Serais-je l'objet d'une illusion d'optique? Oh! non, ce sont bien elles, les pionnières de nos "Femmes Héroïques", nos six modestes Sœurs Grises de la Charité qui égrenèrent, en canot et à pied, "le chapelet de lacs et de rivières" qui relie Montréal à Winnipeg. Les quatre premières s'attachent aux pas de Mgr Provencher, parce que c'est avec lui qu'en

La Vérendrye et dix-neuf de ses chrétiens, dans une île du lac des Bois, sous les coups d'une bande de Sioux.

Serait-ce tout? Pas encore. Voici un autre groupe, plus modeste par le nombre, mais non moins méritant en raison de la société religieuse à laquelle ils se rattachent: les Sulpiciens Dollier et de La Gallinée qui passèrent ici en revenant des Grands Lacs, et qui en cours de route, de concert avec Cavelier de la Salle, furent les premiers à planter la Croix, en 1670, sur les bords du lac Érié, et plus tard, de 1827 à 1840, Messieurs les abbés J.-B. Roupe et Ls-Chs de Bellefeuille, chargés par Mgr Lartigue, évêque de Montréal, de desservir, le premier, les rives de l'Outaouais, et, le second, les missions des lacs Témiscamingue et Supérieur, jusqu'au Fort William.

Et, de plus loin, qui vois-je venir encore? Toute une caravane de membres du clergé séculier, ayant à leur tête le premier évêque de tout le Nord-Ouest, Son Exc. Mgr Norbert Provencher qui, de 1818 à 1845, ne fit pas moins de cinq fois le trajet de Lachine à Saint-Boniface, en passant par l'Outaouais, la rivière Mattawa, le lac Nipissing, la rivière des Français, les lacs Supérieur, La Pluie, des

1844 elles firent leur pénible voyage, tandis que les deux autres font groupe avec le Père Aubert et le Frère Alexandre Taché, plus tard archevêque de Saint-Boniface, les deux premiers Missionnaires Oblats de Marie Immaculée qui sont allés, en 1845, allumer dans l'Ouest le flambeau de la foi chrétienne.

(RÉV. PÈRE ARTHUR JOVAL, O.M.I.,
— *Extrait d'un discours prononcé, au
pied du monument Brébeuf, à Val-
Tétreault, le dimanche, 30 septembre
1934.*)

Questionnaire de la partie religieuse.

A. HISTOIRE RELIGIEUSE GÉNÉRALE.

1.—Quel fut le premier missionnaire à passer sur l'Outaouais? 2.—Que fit le chef Tessouat en 1643? 3.—Combien de baptêmes les trappeurs Chouard et Radisson avaient-ils faits chez les sauvages? 4.—Quels furent les premiers missionnaires de l'Outaouais en 1816 et 1818? 5.—Quelle est la plus ancienne paroisse de notre région? 6.—De quand date le premier baptême fait dans notre région? Quel voyage fit en 1827 le missionnaire Roupe? 7.—Quand fut érigée la première chapelle à Aylmer? 8.—De quand date le système des missions annuelles dans la vallée de l'Outaouais? Quels furent les premiers prêtres chargés de ces missions en 1836-1837? 9.—Comment appelait-on ces missionnaires? 10.—Quand M. Brady établit-il le centre de ses missions à Hull? 11.—Quand fut faite la première visite pastorale dans la vallée? Par qui? 12.—Pourquoi cette visite est-elle importante dans notre histoire religieuse? 13.—D'où partaient les missionnaires qui s'occupaient des Indiens vers 1840? 14.—Quelle était la population du comté d'Ottawa en 1831? Combien de catholiques sur ce nombre? Combien de protestants? 15.—Quel fut le premier évêque de Bytown? En quelle année fut-il choisi par Rome? De quoi s'occupait-il surtout? 16.—Racontez ce que faisaient les missionnaires lorsqu'ils arrivaient dans un chantier? 17.—Nommez quelques endroits que visita Mgr Guigues en 1849. 18.—Quel fut le successeur de Mgr Guigues? Combien de temps resta-t-il à la tête du diocèse d'Ottawa? 19.—Dites quels furent ses successeurs et donnez leurs dates d'administration? 20.—Quels autres diocèses furent peu à peu détachés du diocèse d'Ottawa? En quelle année furent-ils fondés? Qu'était d'abord le diocèse de Pembroke?

B. — CONGREGATIONS RELIGIEUSES: 21.—Quelles congrégations religieuses ont des maisons dans votre localité? Dites un mot de leur histoire. 22.—Lecture: Nommez quelques-uns des missionnaires les plus célèbres qui passèrent sur l'Outaouais, des origines à nos jours.